

ARTICLES PARUS

- TÉLÉRAMA
- LE MONDE
- LE FILM FRANÇAIS
- LES CAHIERS DU CINÉMA
- LIBÉRATION
- LES INROCKUPTIBLES
- ELLE
- LE CANARD ENCHAÎNÉ
- LE FIGARO
- MADAME FIGARO
- LA DÉPÊCHE
- PREMIÈRE
- DORDOGNE LIVRE
- CINÉZIK
- VALEURS ACTUELLES
- CÔTÉ TOULOUSE
- LES FICHES DU CINÉMA
- MARIE FRANCE
- SUD OUEST
- LES AFFICHES MONITEUR
- POSITIF
- L'OBS
- LA PRESSE D'ARMOR
- L'OFFICIEL DES SPECTACLES
- MOVIERAMA
- LA VIE



COMME UNE ACTRICE

SÉBASTIEN BAILLY

Pour reconquérir son mari, une actrice s'offre un élixir magique. Surprenant ou navrant ?

POUR



«Trois gouttes. Pas plus. Pas moins.» Madame Peng est formelle. Pour faire face au dé-

part de son metteur en scène de mari, qui vient de la quitter après vingt ans de vie conjugale et théâtrale commune, Anna, actrice à l'aube de la cinquantaine, a besoin d'un remontant. Dans l'arrière-salle d'un restaurant chinois, une rebouteuse lui confie une potion et une posologie. Avant cette ultime remarque : «*Il ya mille vies en vous.*»

Mais comment convoquer ces vies, ces rôles, ces personnages, quand les propositions se raréfient et que les projecteurs se tournent vers plus jeune(s) que soi ? Comme une actrice ! En doublant les doses prescrites, Anna (Julie Gayet, d'une troublante et inédite intensité) va donc reprendre le contrôle de sa vie de femme et emprunter l'enveloppe charnelle de la jeune et jolie journaliste (Agathe Bonitzer) qui a tapé dans l'œil de son homme (Benjamin Biolay). Motif inépuisable, de Franju à Hitchcock, emprunté à son tour et avec élégance par le réalisateur Sébastien Bailly : tout désir ne contient-il pas une part de magie ?

Le masochisme d'Anna, prête à s'humilier pour continuer à séduire un mari qui n'en vaut pas la peine, peut heurter. Plaire et replaire, *ad libitum*, telle est la joie et la souffrance de l'actrice, dont les métamorphoses successives deviennent un jeu aussi vertigineux que dangereux. Quel est donc ce poison qui contamine le corps d'Anna,

de plus en plus isolée dans son appartement tombeau dont les murs s'effacent et s'obscurcissent ? Rêve ou cauchemar, le voyage en Italie de l'épilogue serait-il une célébration d'un éternel retour de flamme ? Il n'a pas lieu à Pompéi comme chez Rossellini mais à Ostie. *Alius et idem* (« autre chose et la même chose »). Parfum antique. Amours en ruines. — **Jérémy Couston**

| France (1h33) | Scénario : S. Bailly et Zoé Galaron. Avec Julie Gayet, Benjamin Biolay, Agathe Bonitzer.

Anna (Julie Gayet) et Antoine (Benjamin Biolay), un jeu de séduction dangereux...

L'innocuité d'une pincée de cynisme dans un vaudeville poussiéreux

François Ozon ne parvient pas à convaincre avec son adaptation d'une pièce de 1934

MON CRIME

Le cinéma de François Ozon est désormais installé dans une vitesse de croisière d'un film par an, à déguster comme un cru de saison. *Mon crime*, millésimé 2023, prolonge, après *Peter von Kant* (2022), une veine théâtrale et artificieuse bien connue, qui était déjà celle de *Potiche* (2010), de *8 Femmes* (2002) ou de *Couttes d'ou sur pierres brûlantes* (2000). Cette fois, le cinéaste n'est pas allié puiser dans le répertoire moderne, mais a repêché un succès boulevardier de 1934 signé Georges Berr et Louis Verneuil, quelque peu oublié et guère plus représenté de nos jours.

Partageant une mansarde dans le Paris des années 1930, Madeleine (Nadia Tereszkiewicz), aspirante comédienne, et Pauline (Rebecca Marder), novice du barreau, se font la promesse de voir leur carrière décoller. Survient le meurtre d'un producteur renommé (Jean-Christophe Bouvet), dont Madeleine, comme elle l'accusation, comme elles le flairent toutes deux, pourrait bien leur tendre la célébrité sur un plateau. Devant une instruction confiée dans son phalocentrisme (l'inspecteur joué par Régis Laspalès, le procureur par Fabrice Luchini), les deux amies font bloc, revendiquent le meurtre, et se servent du tribunal comme d'une tribune, où l'une peut exercer ses talents d'actrice, et l'autre d'oratrice.

Ozon a l'habitude de pirater des formes creuses pour leur inoculer un ferment de subversion, ce qu'il fait ici avec le vaudeville, passablement poussiéreux, afin d'y faire résonner un propos féministe. Or, la sororité entre héroïnes, unles

pour tirer avantage du patriarcat III^e République, est moins décrite comme geste polémique qu'en des termes d'arrivisme et d'ascenseur social. Ici, l'indépendance à conquérir a les traits de la richesse, et l'émancipation signifie l'accès à la classe supérieure.

Belle brochette d'acteurs

Le cinéaste fait donc moins œuvre de subversion que de cynisme. Du meurtre qui occupe le centre du récit, tout le monde finit par s'accorder. Que le mort soit mort arrange finalement tout le monde: les deux alliées devenant riches et célèbres, l'affairiste provençal, joué par Dany Boon, bénéficiant de l'élimination de son créancier, jusqu'au vrai criminel, dont on achève grassement le silence. Et la société de se recomposer sur son cadavre encore chaud.

Madeline et Pauline entrent dans la danse: le narratif féministe leur aura permis d'intégrer l'ordre bourgeois, reconsoilé autour d'elles. Dans cet éloge du faux, voire de la fausseté, on se demande où Ozon veut en venir, et la distance qu'il entretient avec son propos se constate jusque dans sa mise en scène, fluide mais fort rationnelle, dépassionnée.

Reste une belle brochette d'acteurs, lancés à plein régime, le réalisateur se plaisant à faire se côtoyer figures légitimantes (Isabelle Huppert, Michel Fau), populaires (Dany Boon, Régis Laspalès), et même réprochées (Franck de Lapersonne, connu pour ses engagements d'extrême droite), par ce qui lui reste, sans doute, de mauvais esprit. ■

MARTINE MACHIELET

Film français de François Ozon. Avec Nadia Tereszkiewicz, Rebecca Marder (1h42).

La romanesque histoire d'une actrice aux identités multiples

Dans le film de Sébastien Bailly, Julie Gayet incarne une comédienne qui, par amour, se transforme physiquement, à ses risques et périls

COMME UNE ACTRICE

Les premiers longs-métrages produisent parfois de petits miracles de films au souffle romanesque et fantastique, rendant le plus bel hommage aux métiers du cinéma. Un tel alignement des planètes – à l'image de Jupiter et Vénus aperçus il y a quelques nuits dans le ciel, comme deux diamants brillant plus fort que les autres étoiles – ne se produit pas si souvent: on pourrait citer *Vif Argent* (2019), de Stéphane Batut, dans lequel le héros (Thimothée Robart) devenait un homme invisible, rendant visite et faisant l'amour comme dans un rêve à l'être aimé (Judith Chemla).

Cette fois-ci, c'est le film de Sébastien Bailly, *Comme une actrice*, qui nous entraîne sur les pas d'une comédienne, Anna (Julie Gayet). Une célébrité qui, traversant un passage à vide à l'approche de la cinquantaine, découvre contre toute attente le pouvoir de se transformer physiquement et de prendre l'apparence d'autres femmes.

Comme Stéphane Batut, né en 1968 et directeur de casting, Sébastien Bailly, âgé de 47 ans, a longtemps attendu avant de réaliser son premier « long ». Connu dans le milieu cinématographique pour avoir créé, en 2004, avec Katell Quillévéré, le festival du moyen-métrage de Brive-la-Gaillarde (Corrèze), Sébastien Bailly est aussi l'auteur de trois courts-métrages sortis en salle et réunis sous le titre *Femmes particulières* (2018). Politique et sensible, son regard lui a permis de s'intéresser, bien avant l'essor du mouvement #metoo, aux prédateurs

sexuels – une infirmière (Lise Bellyncq) agressée par un interne dans *Douce* (2011) – avant d'aborder sous un angle inédit la question du port du voile – à travers l'histoire de l'art et les représentations du corps dans *Où je mets ma pudeur* (2013), avec Hafsia Herzi.

Avoir mille vies, c'est la chance de tout acteur enchaînant les rôles. Le premier plan de *Comme une actrice* montre Anna dans sa loge, quelques instants avant de tourner une scène. Dans le miroir, l'actrice scrute son visage et sa blondeur, tandis qu'une maquilleuse et une coiffeuse – deux métiers invisibilisés et injustement oubliés des Césars – finissent de la transformer en brune fatale.

Réflexion sur le jeu

C'est en partant de cette réflexion sur le jeu que Sébastien Bailly a coécrit le scénario avec Zoé Galaron: Anna et Antoine (Benjamin Biolay), metteur en scène en vogue, sont en couple depuis leurs 20 ans. Ils ont tout découvert ensemble, l'amour, les premiers succès artistiques... Mais le temps a passé, le couple fatigue et se sépare.

Plutôt que d'en faire un drame, le réalisateur mêle gravité et légèreté, comme dans une comédie de Woody Allen. *Comme une actrice* adresse d'ailleurs un clin

L'une des idées fortes du long-métrage est d'ouvrir l'éventail des possibles et d'installer le désir au cœur du sujet, peu importe l'âge

d'œil à l'un des films-cultes du cinéaste américain, *Alice* (1990), avec Mia Farrow dans le rôle d'une New-Yorkaise atteinte d'un mal de dos, s'en allant chercher une potion magique chez un chiropracteur de Chinatown... A Paris, Anna se rend dans une armoire-boutique chinoise, où une femme lui tend d'autorité un flacon: « *Trais gouttes, pas plus!* », ordonne-t-elle. Mais Anna va abuser de l'élixir. Il lui suffit d'observer une femme pour que, aussitôt, elle réussisse à emprunter l'apparence de celle-ci. Au gré de ses rencontres, Anna va vivre des aventures sexuelles sous différentes identités.

Julie Gayet trouve ici son plus beau rôle, celui d'une usurpatrice, puissante et fragile à la fois. L'une des idées fortes du film est

d'ouvrir l'éventail des possibles et d'installer le désir au cœur du sujet, peu importe l'âge: apparaissent ainsi à l'écran des femmes de toutes générations (incarénées par Malys Favraud, Jenny Arasse, Agathe Bonitzer, Lise Bellyncq...).

Surtout, Anna va suivre à la trace son ex-compagnon en se présentant sous les traits d'une critique de théâtre fort séduisante, prénommée Delphine. Interprétée par Agathe Bonitzer, dont il faut saluer le travail. Derrière sa troublante roussure, la comédienne laisse affleurer le tempérament plus classique d'Anna. Ce faisant, le film affronte de plain-pied le réel de notre époque: comme souvent, le quinquagénaire tombe sous le charme d'une trentenaire.

Sans jamais se prendre au sérieux – détail amusant, Anna possède on ne sait comment les téléphones portables des femmes dont elle usurpe l'identité –, *Comme une actrice* produit son effet vertigineux, installant un véritable suspense au fur et à mesure qu'Anna s'abime, à tous les sens du terme, dans son petit jeu. ■

CLARISSE FABRE

Film français de Sébastien Bailly. Avec Julie Gayet, Benjamin Biolay, Agathe Bonitzer (1h33).

Une fiction féministe au sein d'une communauté religieuse

Adaptation d'un roman de Miriam Toews, le long-métrage de la cinéaste canadienne Sarah Polley aborde le thème de la vengeance

WOMEN TALKING

Women Talking s'ouvre sur un carton qui indique: « Ce qui suit est le fruit d'une imagination féminine. » A l'initiative de l'actrice Frances McDormand, le film adapte un roman de Miriam Toews (*Ce qu'elles disent*, Buchet-Chastel, 2019) prenant place au sein d'une communauté mennonite isolée loin de toute modernité où, depuis toujours, les femmes sont les victimes silencieuses de la violence masculine. Après les avoir préalablement droguées, les hommes de la colonie les violent dans leur sommeil, prétendant à chaque fois qu'il s'agissait d'un fantôme ou du diable.

Au lendemain d'une nouvelle attaque, les femmes profitent de leur absence pour se réunir dans une grange et, durant quarante-huit heures, décider de leur sort. Trois options sont débattues: rester et pardonner, comme le leur dicte leur religion, se rebeller ou s'enfuir.

On ne sortira jamais, en réalité, des abords de la grange, tenu d'assister d'un bout à l'autre à un huis clos qui a les atours d'une réunion féministe où, loin des hommes, s'élabore une pensée

collective – on pense à *Doze hommes en colère* (1957), de Sidney Lumet. Les débats font rage entre celles qui pensent qu'il est encore possible de pardonner aux hommes et d'autres, qui aimeraient renverser le patriarcat dans un bain de sang.

En refusant de se localiser dans le temps et dans l'espace, *Women Talking* prétend traiter d'une aliénation universelle, sans âge ni frontières, mais se révèle maladroitement anachronique: on pourrait être au XIX^e siècle, sauf que les conversations semblent contemporaines, largement sous influence du mouvement #metoo – un détail nous renseignant vaguement sur l'époque.

Sans distance

Women Talking semble répondre à des décennies de glamour décomplexé en se voulant aussi: clair-obscur désaturé, mines graves des actrices, musique mélodramatique, violences sexuelles tenues hors champ. La Canadienne Sarah Polley semble penser que l'édification d'une fiction féministe se doit de ressembler à une grand-messe littéraire.

Le film élabore son discours politique sans distance ni métaphore, fait la leçon à un spectateur qu'il faut déconstruire de toute urgence. Cela fait d'ailleurs

un moment qu'Hollywood a entamé sa longue période déserteux de prouver qu'il s'est converti aux exigences des minorités et du mouvement #metoo. Une longue liste de films en témoigne. Citons, dernièrement, *The Woman King* (Gina Prince-Bythewood, 2022), fresque historique qui s'arrangeait avec les faits pour mieux faire éclater sa fierté afroféministe, et *She Said* (Maria Schrader, 2022), remake au féminin des *Hommes du président*, qui retrace l'enquête de deux journalistes du *New York Times* ayant révélé l'affaire Harvey Weinstein.

A regarder ces films de plus près, le spectacle hollywoodien – cet espace symbolique régi par des règles dramaturgiques – serait une méchante illusion qu'il faudrait battre en brèche afin de révéler le sujet politique en jeu en chaque spectateur. On pourrait saluer la tendance, si les œuvres en question ne semblaient pas à ce point commandées par un marketing opportuniste, visant un public cible qui est bien en droit de se ennuyer à mourir devant ces dispensaires réunions non mixtes. ■

MURIELLE JOUDET

Film américain de Sarah Polley. Avec Rooney Mara, Claire Foy, Jessie Buckley (1h44).

Crédit Mutuel GRAND PARTENAIRE

SERIES MANIA

FESTIVAL INTERNATIONAL
LILLE | HAUTS-DE-FRANCE
17 > 24 MARS 2023
GRATUIT

AVANT-PREMIÈRES
MASTERCLASSES
CONFÉRENCES
SOIRÉES & DJ SETS
EXPOSITIONS
ATELIERS

Crédit Mutuel ALLOCINÉ AlloCiné+ 3 France 3

Film américain de Sarah Polley. Avec Rooney Mara, Claire Foy, Jessie Buckley (1h44).



« Comme une actrice » : l'histoire romanesque et fantastique d'une femme aux identités multiples

Julie Gayet trouve son plus beau rôle dans le film de Sébastien Bailly, où elle incarne une comédienne qui, par amour, se transforme physiquement, à ses risques et périls. L'AVIS DU « MONDE » – À NE PAS MANQUER

Les premiers longs-métrages produisent parfois de petits miracles de films au souffle romanesque et fantastique, rendant le plus bel hommage aux métiers du cinéma. Un tel alignement des planètes – à l'image de Jupiter et Vénus aperçus il y a quelques nuits dans le ciel, comme deux diamants brillant plus fort que les autres étoiles – ne se produit pas si souvent : on pourrait citer Vif-Argent (2019), de Stéphane Batut, dans lequel le héros (Thimotée Robart) devenait un homme invisible, rendant visite et faisant l'amour comme dans un rêve à l'être aimé (Judith Chemla).

Cette fois-ci, c'est le film de Sébastien Bailly, Comme une actrice, qui nous entraîne sur les pas d'une comédienne, Anna (Julie Gayet). Une célébrité qui, traversant un passage à vide à l'approche de la cinquantaine, découvre contre toute attente le pouvoir de se transformer physiquement et de prendre l'apparence d'autres femmes.

Comme Stéphane Batut, né en 1968 et directeur de casting, Sébastien Bailly, âgé de 47 ans, a longtemps attendu avant de réaliser son premier « long ». Connu dans le milieu cinéphile pour avoir créé, en 2004, avec Katell Quillévéry, le festival du moyen-métrage de Brive-la-Gaillarde (Corrèze), Sébastien Bailly est aussi l'auteur de trois courts-métrages sortis en salle et réunis sous le titre Féminin plurielles (2018). Politique et sensible, son regard lui a permis de s'intéresser, bien avant l'essor du mouvement #metoo, aux prédateurs sexuels – une infirmière (Lise Bellynck) agressée par un interne dans Douce (2011) – avant d'aborder sous un angle inédit la question du port du voile – à travers l'histoire de l'art et les représentations du corps dans Où je mets ma pudeur (2013), avec Hafsia Herzi

Avoir mille vies, c'est la chance de tout acteur enchaînant les rôles. Le premier plan de Comme une actrice montre Anna dans sa loge, quelques instants avant de tourner une scène. Dans le miroir, l'actrice scrute son visage et sa blondeur, tandis qu'une maquilleuse et une coiffeuse – deux métiers invisibilisés et injustement oubliés des Césars – finissent de la transformer en brune fatale.

C'est en partant de cette réflexion sur le jeu que Sébastien Bailly a coécrit le scénario avec Zoé Galaron : Anna et Antoine (Benjamin Biolay), metteur en scène en vogue, sont en couple depuis leurs 20 ans. Ils ont tout découvert ensemble, l'amour, les premiers succès artistiques... Mais le temps a passé, le couple fatigue et se sépare.

L'une des idées fortes du film est d'ouvrir l'éventail des possibles et d'installer le désir au cœur du sujet, peu importe l'âge

Plutôt que d'en faire un drame, le réalisateur mêle gravité et légèreté, comme dans une comédie de Woody Allen. Comme une actrice adresse d'ailleurs un clin d'œil à l'un des films-cultes du cinéaste américain, Alice (1990), avec Mia Farrow dans le rôle d'une New-Yorkaise atteinte d'un mal de dos, s'en allant chercher une potion magique chez un chiropracteur de Chinatown... A Paris, Anna se rend dans une arrière-boutique chinoise, où une femme lui tend d'autorité un flacon : « Trois gouttes, pas plus ! », ordonne-t-elle. Mais Anna va abuser de l'élixir. Il lui suffit d'observer une femme pour que, aussitôt, elle réussisse à emprunter l'apparence de celle-ci. Au gré de ses rencontres, Anna va vivre des aventures sexuelles sous différentes identités.

Julie Gayet trouve ici son plus beau rôle, celui d'une usurpatrice, puissante et fragile à la fois. L'une des idées fortes du film est d'ouvrir l'éventail des possibles et d'installer le désir au cœur du sujet, peu importe l'âge : apparaissent ainsi à l'écran des femmes de toutes générations (incarénées par Mailys Favraud, Jenny Arasse, Agathe Crépin, Lise Bellynck...).

Surtout, Anna va suivre à la trace son ex-compagnon en se présentant sous les traits d'une critique de théâtre fort séduisante, prénommée Delphine, interprétée par Agathe Bonitzer, dont il faut saluer le travail. Derrière sa troublante rousseur, la comédienne laisse affleurer le tempérament plus classique d'Anna. Ce faisant, le film affronte de plain-pied le réel de notre époque : comme souvent, le quinquagénaire tombe sous le charme d'une trentenaire.



CULTURE • CINÉMA

Sur le tournage de « Comme une actrice », avec Julie Gayet et Benjamin Biolay

Julie Gayet tient le rôle principal du premier long-métrage de Sébastien Bailly, avec Benjamin Biolay et Agathe Bonitzer. Plusieurs jours de tournage ont eu lieu dans différents endroits à Paris.

Par Clarisse Fabre

Publié le 19 mars 2021 à 08h00, mis à jour le 20 mars 2021 à 17h27 • Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés



Julie Gayet sur le tournage de « Comme une actrice », de Sébastien Bailly, en mars 2021, à Paris. RONAN GUILLOU/LA MER À BOIRE PRODUCTIONS

Lumière tamisée dans le salon de M^{me} Peng, dont l'adresse circule pour traiter les cas désespérés. Quand la vie nous submerge, rien de tel que la médecine chinoise, quelques gouttes d'un élixir sur le bout de la langue, pour retrouver confiance en soi... Enveloppée dans son manteau, le carré blond impeccable, Julie Gayet entre sur le plateau de tournage : elle tient le rôle principal dans le premier long-métrage de Sébastien Bailly, *Comme une actrice*, avec Benjamin Biolay et Agathe Bonitzer.

Son personnage, Anna, une comédienne proche de la cinquantaine, vient d'être quittée par son mari, Antoine (Benjamin Biolay), metteur en scène de théâtre. Elle n'arrive plus à faire face. L'autoritaire M^{me} Peng (Zhiying Yan) lui tend le flacon : « *Trois gouttes, pas plus !* » Anna serre la précieuse potion.

Vendredi 12 mars, trentième jour du tournage, à Paris, dans un immeuble vide proche de l'Arc de triomphe. La scène de « M^{me} Peng » est importante dans ce film qui tend vers le fantastique, et revisite la possibilité, pour un couple, de se retrouver – dans un hommage assumé à *Voyage en Italie* (1954), de Roberto Rossellini. Ce qu'Anna ignore, c'est que ces gouttes vont lui permettre de se

métamorphoser en d'autres femmes. Elle va en user, en abuser, dans l'espoir de se rapprocher de son « ex » qui lui manque, et de le draguer incognito. Glissée dans la peau d'une autre, elle est comme invisible, telle Mia Farrow dans *Alice* (1990), de Woody Allen. Anna va prendre l'apparence de cette journaliste, Delphine (Agathe Bonitzer), qui tourne autour du metteur en scène. A ses risques et périls. Retrouver son ancien mari plein de désir, mais pour une autre femme, est-ce tenable ? Ou bien Antoine est-il séduit par Delphine parce qu'il y a un peu d'Anna en elle ?

La féminité dans ses multiples plis

Directeur de la photo, Thomas Favel tient la caméra, pendant que le réalisateur suit la scène sur l'écran du « combo ». Sébastien Bailly, 45 ans, est l'auteur de courts-métrages remarquables par la critique, réunis dans le DVD *Féminin plurielles* (La Mer à boire productions, 2018). Il travaille depuis 2013 sur ce premier long-métrage, dont il a écrit le scénario avec Zoé Galaron. Auparavant, il codirigeait le Festival du moyen-métrage de Brive (Corrèze), qu'il a fondé en 2004 avec la réalisatrice Katell Quillévéré (*Un poison violent*, en 2010, *Suzanne*, en 2013).

Julie Gayet : « Je vais bientôt avoir 50 ans, ce n'est pas anodin dans nos métiers, ça signifie la disparition des écrans »

Sébastien Bailly n'est pas qu'un grand sentimental : il aime questionner la féminité contemporaine dans ses multiples plis, politiques, désirants, minoritaires. Il en tire d'étonnants portraits : une étudiante en histoire de l'art interrogeant le port du voile (Hafsia Herzi dans *Où je mets ma pudeur*, en 2013), une conseillère de cabinet dans la tenaille d'une élection présidentielle (Anne Steffens dans *Une histoire de France*, en 2015), une aide-soignante fantasmant sur un patient dans le coma (Lise Bellynck dans *Douce*, en 2011).

Anna est une autre de ces héroïnes à la douceur subversive. « *Le casting aura été un long chemin*, raconte l'auteur. *Pour incarner Anna, je voulais une comédienne avec une certaine notoriété, qui assume son âge. J'ai dit à Julie Gayet, je veux te filmer avec les rides, ça me semble intéressant. Elle était d'accord sur l'idée de montrer les femmes comme elles sont.* » Agathe Bonitzer bascule dans un rôle de trentenaire. « *On lui propose toujours de jouer la fille de 25 ans, elle en a ras-le-bol. Au départ, j'avais pensé à une actrice plus âgée, mais il y a des scènes d'intimité dans le rôle de Delphine, et ça n'a pas été simple. Au cinéma, actuellement, on voit moins la peau...* », observe le cinéaste.

Née en 1972, Julie Gayet avait envie d'aborder la question de l'âge – et de l'invisibilité – chez une comédienne. « *Je vais bientôt avoir 50 ans, ce n'est pas anodin dans nos métiers, ça signifie la disparition des écrans, des médias. Sébastien Bailly raconte subtilement cet effacement, sans jamais le dire. Agathe Bonitzer, elle, interprète deux personnages : celui de la journaliste Delphine et celui d'Anna, qui entre dans la peau de Delphine. Elle est venue observer mon jeu sur le plateau, c'est très fort ce qu'elle fait* », souligne l'actrice, qui est aussi productrice (Rouge productions).

« Tarif minimum » pour tout le monde

Trouver l'argent pour un premier long-métrage par temps de Covid, avec deux stars et une étoile montante, n'a pas été simple. Les soutiens de la région Ile-de-France et de Ciné+ ont été décisifs pour boucler le budget de 600 000 euros – une toute petite somme dans le cinéma français. « *Tout le monde a accepté le tarif minimum, y compris les comédiens. On a eu un seul cas de Covid avec une technicienne, qui a été remplacée* », résume Ludovic Henry, de La Mer à boire productions. A la pause déjeuner, on mange séparé du voisin d'en face par une cloison en Plexiglas. Chaque plat est emballé, « portionné », avec son couvercle en plastique. « *Un cauchemar écologique* », soupire le producteur. Nul ne sait quand le film sortira.

Trois jours auparavant, mardi 9 mars, l'équipe tournait dans le quartier du Marais. Une immense cour pavée où il est interdit de fumer, sous peine de s'attirer les foudres de la gardienne. Benjamin Biolay part allumer sa cigarette dans la rue. Il enchaîne les rôles et vient d'être couronné aux Victoires de la musique (meilleur album et artiste masculin de l'année). Mais il n'a pas envie de faire la « promo », la période le mine : *« J'aurais aimé que quelqu'un filme les coulisses de la cérémonie des Victoires. Il y avait beaucoup de techniciens et de musiciens qui sont au pain sec depuis un an. Après avoir bu deux ou trois coups, chacun a commencé à se confier, c'était un enterrement ! J'espère un jour refaire de la scène. J'ai annulé soixante dates de concerts. On est devenus des annulateurs et des déprogrammateurs. »*

Mais la régie l'appelle pour la scène de l'appartement. Le tournage reste encore le meilleur endroit pour échapper à ce sentiment de jour sans fin qui étreint chacun, depuis un an. Ici, chaque journée est différente : en atteste la « feuille de service » quotidienne qui liste le moindre détail utile au tournage, comme l'éclairage des comédiens. Mardi 9 mars, le soleil s'est levé à 7 h 16, mercredi 10 mars à 7 h 14.



LE ZOOM DE LA SEMAINE

La femme aux mille visages

Le 8 mars, Épicentre Films accompagne *Comme une actrice* de Sébastien Bailly. Ce deuxième long métrage (après *Féminins pluriels* en 2018), produit de nouveau par La Mer à Boire Productions, suit le destin d'une actrice populaire qui, à l'aube de la quarantaine, semble traverser un début de passage à vide, jusqu'à ce qu'elle se découvre le pouvoir de prendre l'apparence physique de qui elle veut. Elle va l'utiliser pour mettre à l'épreuve son couple. Les distributeurs positionnent le film comme une comédie dramatique à intrigue autour d'un personnage féminin complexe et fort, mettant en avant un riche casting, guidé par Julie Gayet, Benjamin Biolay et Agathe Bonitzer. Avec l'objectif d'attirer l'attention d'un public prioritaire de 40 ans et plus, fans de cinéma français et majoritairement féminin – en faisant le pari d'aligner la date de sortie sur la Journée internationale des droits des femmes.

Épicentre envisage une centaine de copies en sortie nationale, et *Comme une actrice* est recommandé art et essai. Avec une stratégie promotionnelle visant à créer le mystère en gardant secrets les grands axes de l'intrigue. La promotion bénéficie de partenariats média avec *Le Monde*, *Télérama* et Ciné+. Le volet digital de la campagne est articulé autour d'une collaboration avec l'agence L'Avventura Studio, autour du déploiement de contenus et de créations sur les réseaux sociaux. En salle, une tournée avec le réalisateur et ses deux comédiennes principales a débuté à S-3, et la promo sera renforcée à S-1 avec un plan de film-annonce chez MK2 et des préventifs chez



UGC à Paris. Le film est en outre passé en sélection aux Premiers Plans d'Angers et au Festival du premier film d'Annonay. Hors média, le distributeur travaille en collaboration avec l'éditeur Stock pour des liens avec la sortie de l'essai féministe de Julie Gayet, *Ensemble on est plus fortes*. Enfin, un affichage parisien déploiera 200 faces à S-1. ❖

Sylvain Devarieux

© *Comme une actrice* de Sébastien Bailly.





Comme une actrice

de Sébastien Bailly

France, 2022. Avec Julie Gayet, Benjamin Biolay, Agathe Bonitzer. 1h33. Sortie le 8 mars.

« Vous avez mille vies en vous. Vous avez perdu la confiance » : de l'arrière-cuisine d'un restaurant chinois, madame Feng tend un breuvage à Anna (Julie Gayet), actrice de théâtre au trente-sixième dessous car son mari (Benjamin Biolay) vient de la quitter. Il faut imaginer *Alice* de Woody Allen « dystopie », ou *La vie est un songe* de Calderón, qu'Anna tient à jouer dans la mise en scène de son mari, retourné en cauchemar. La potion va lui permettre de prendre l'apparence de n'importe quelle femme croisée. Quand elle découvre l'existence d'une rivale plus jeune (Agathe Bonitzer, qui rempile dans un rôle de doppelgänger après *La Belle et la Belle* de Sophie Fillières), Anna choisit de muer en l'objet de désir de son ex, afin de le reconquérir, pour ainsi dire, de l'intérieur. Le jusqu'au-boutisme d'un scénario qui veut tirer toutes les conséquences de ses prémices (votre adultère, comme si vous y étiez) peut forcer l'admiration tant il permet à l'obsession de prendre corps. Mais il est d'emblée aussi condamné que sa protagoniste à finir en ruines. À se laisser réduire sur le lit de Procuste de la psychologie supposée d'une femme délaissée dont le journal intime égrené off détaille les étapes de la dépendance amoureuse, le fantastique va dans le mur – peut-être parce que choisir un personnage d'actrice, métier où « mille vies » sont possibles, pour rappeler qu'une femme n'en a qu'une, relève d'un moralisme problématique. Lorsque sur l'image de Bonitzer au lit avec Biolay, la bande-son fait entendre un cri de jouissance de Gayet, on se dit que ce drame de « la seconde femme » (pour reprendre un titre de Murielle Joudet citant *Opening Night*) eût été plus intrigant s'il avait bifurqué vers la comédie de remariage burlesque.

Charlotte Garson



Documents sauvegardés



© 2023 SA Libération. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.



Nom de la source

Libération

Lundi 6 mars 2023

p. 28



Type de source

Presse • Journaux

Libération • p. 28 • 1156 mots

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Nationale

Provenance

France

Bien engagée

Par *Nathalie Rouiller*

Julie Gayet Enjouée et décontractée, l'actrice et productrice, qui a épousé François Hollande l'été dernier, utilise sa notoriété pour défendre la cause des femmes. Le Portrait

«Trois gouttes, pas plus, pas moins !» Dans le nouveau long métrage de Sébastien Bailly, Comme une actrice, **Julie Gayet** est une comédienne en proie aux premières déconvenues de l'âge. Ejectée des tréteaux et du désir de son metteur en scène de mari, elle cherche secours auprès d'une Chinoise autoritaire, capable de fournir l'antidote à son découragement. Evidemment, la délaissée lape l'élixir en morte de faim. Et découvre qu'elle peut se métamorphoser, notamment en une fraîche journaliste proche de son ex Hors écran, l'enthousiasme juvénile et la ridicule anecdotique, la tout juste quinqu convoque au Country Bar, un établissement sans santiags ni banjo du XXe arrondissement. Au mur, les habitués font leur cinéma: il y a là Adjani, les Bohringer père et fille, Philippe Katerine ou Higelin. Et puis Hollande en compagnie du tenancier, **Julie** et François, Hollande encore. Pendulant entre Tulle et Paris, le tandem rénove une maison à proximité. L'intérêt perché du quartier saute aux yeux: surenchère de lumière, petite librairie née du Kisskissbankbank des riverains,

fromagers et bouchers en suffisance pour assurer le bonheur du marmiton ex-président. Dans notre esprit, sa notoriété allait geler la comédienne dans une perfection de surface. Pas du tout, même si elle revient

Le d'un séjour à la montagne avec Tadeo, son aîné de 23 ans, geek confirmé et apprenti codeur. Ezékiel, un an de moins, lui aussi fils de l'écrivain et scénariste argentin Santiago Amigorena, se construit un avenir dans les jeux vidéo. Vingt ans sans skier et un engagement ciné auraient pu inciter la sportive à buller dans un spa d'altitude. Elle n'a pas résisté plus de deux jours avant de s'y remettre Il serait stupide de se focaliser sur la blondeur sans s'arrêter sur la mèche cisaillée en soutien aux Iraniennes. Comme de surligner l'épanoui du sourire sans détailler le léger décalé des incisives. Avoir les dents longues est une ambition qu'on refuse souvent aux filles ou qu'elles n'osent s'arroger. En 2007, **Gayet** monte Rouge International, sa société de prod. L'écarlate est à Portrait à la fois l'incarnation gloss d'une féminité, et la marque d'une puissance rebelle et explosive. Sans parler de l'en-

Photo Laura Stevens

ervement qui vient aux joues quand le monde n'avance pas assez vite vers la parité. La fourchette vorace, notre vis-à-vis se désole, entre deux boulettes de viande, des comportements sexistes en hausse chez les moins de 35 ans, des maquilleurs mieux payés que leurs consoeurs et du «tunnel des 50 ans», une réalité qui ne touche pas seulement les anamorphées du grand écran.

Violences, endométriose, ménopause, mariages arrangés, aide aux Afghanes, le kaléidoscope de ses engagements donne le tournis. Afin que les droits des femmes ne se réduisent pas à un rendez-vous griffonné dans la case du 8 mars, elle double son actualité cinématographique d'un volet littéraire. Dans Ensemble on est plus fortes, elle se raconte en creux, poussant sur le devant de sa scène des très connues, et des plus discrètes. De ce gynécée émerge même un homme, Denis Mukwege, gynécologue congolais et Nobel de la paix en 2018. Dans sa bouche, passé et air du temps s'émulsionnent et s'exaltent. Son



Documents sauvegardés

admiration pour les défricheuses qu'ont été Varda, Seyrig ou Jeanne Moreau infuse ses convictions. Ne plus accepter sans réfléchir est une évidence. **Bien** qu'elle salue le courage de Charlotte Gainsbourg, elle a par exemple passé son tour pour Antichrist de Lars von Tri-er.

Elle est née dans une Fiat 500. Au-delà d'une attirance pour les transports, quels qu'ils soient, l'entrée en matière dénote une simplicité sans chichis et une tendance à apparaître là où on ne l'attend pas. En 2014, le «Gayetgate» débute par un scooter au passager casqué et des paparazzades autour d'une Citroën blanche. Le soufflé étant retombé, notre interlocutrice se souvient surtout d'avoir possédé une des premières Zoé à batterie lithium. Aujourd'hui, elle se déplace souvent à vélo électrique et même en métro. Parisienne, mais grandie à

Colombes où la mixité était une réalité, elle aime les histoires mélangées, se méfie des adhésions totales et des microcosmes autosuffisants.

Enfant, elle aurait opté pour sa main gauche en réaction aux droitiers qui pul- lulaient dans sa classe.

Ses deux fils moquent son côté Radio Nostalgie, elle s'enthousiasme pour Feu! Chatterton. Si elle n'avait pas troqué le chant lyrique pour le jeu, elle aurait peut-être fini soprano. Exfiltrée vers la Belgique après le fuitage de sa liaison, la «très grande romantique» raconte avoir enregistré une chanson déclaration dans un studio bruxellois. Qu'elle conserve à l'abri des oreilles indiscretes. En juin dernier, à Tulle et en tout petit comité, le couple s'est dit oui. Le célibataire le plus célèbre de France a abrogé son credo, «le mariage pour tous, sauf pour moi».

Quant à la farouche indépendante, qui s'était jusque-là évité compte bancaire ou immobilier communs, elle avoue qu'au-delà de sceller deux familles, l'investissement dans la pierre n'est pas étranger à la décision.

Elle n'a jamais franchi la ligne élyséenne, ni montré la plus petite appé- tence pour le statut de «première dame». Consciente de l'affolement médiatique que suscitaient ses avis, elle a rangé la politique dans ses archives. Disons seulement que l'héritage entremêle caducées en surnombre et colorations PS. Une arrière-grand-mère parmi les trois premières diplômées de médecine en France, un père, professeur de chirurgie digestive, ayant pratiqué l'IVG en public en 1968, un frère radiologue. «**Julie** aurait fait un excellent médecin», assure une amie d'enfance qui se souvient des deux petits coeurs achetés par l'adoles- cente chez le boucher. Comme de l'in- dex s'enfonçant avec naturel dans l'un des ventricules pour expliquer le fon- ctionnement du palpitant. Conviée jeune à papoter avec les patients esseulés, **Gayet** doit son empathie à son père. Mais l'apport de la mère est criant. An- tiquaire, rétive à l'étiquette «femme de», se réjouissant de gagner plus que son mari mutualiste, cette inspirante s'est, lors d'une promenade, délivrée d'un non- dit de sa vie passée. Avec pudeur, elle a simplement lâché : «Il est mort.» Et sa fille a compris.

Brièvement sous surveillance policière après les attentats, «jamais vraiment seule» quand elle sort en duo, JG est assez époustouflante de décontraction. Quand les plus jeunes ont l'intimité ver- rouillée, elle donne sans souci le 06 de son conjoint. Lequel se cabrera devant l'obstacle du témoignage, mais avec une certaine élégance : «L'associer en per-

manence à moi serait réducteur et ne lui ferait pas honneur.» Des têtes de mort valsent sur son bracelet. Même si les études d'histoire de l'art remontent à la fac, la fan d'art contemporain a con- science que les vanités trahissent l'in- exorable de la déliquescence. Ce qui la pousse à agir vite et large. ?

3 juin 1972 Naissance à Suresnes. 1997 Reçoit le prix Romy-Schneider. 2007 Crée sa société de production. 4 juin 2022 Mariage avec François Hollande. 8 mars 2023 Comme une actrice (Stéphane Bailly). Et parution de : En- semble on est plus fortes (Stock).



“ Comme une actrice ” de Sébastien Bailly : les métamorphoses du désir

par Jean-Baptiste Morain

Publié le 7 mars 2023 à 13h39 Mis à jour le 7 mars 2023 à 13h39



Benjamin Biolay et Julie Gayet dans **“ Comme une actrice ”** de Sébastien Bailly © Epicentre films/Jour2fete

Une actrice se sent vieillir. Comment sauvegarder l’amour ? Un conte moderne sur les souffrances du temps qui passe.

Anna va avoir la cinquantaine et elle est une actrice célèbre. Elle vit avec un metteur en scène de théâtre reconnu, Antoine, avec lequel elle a une fille qui s’appête à quitter la maison familiale avec son amoureux.

Mais voici qu’Antoine se voit proposer de monter *La vie est un songe* de Calderón (pièce majeure sur l’illusion et la réalité), projet sur lequel Antoine et Anna ont beaucoup investi depuis une décennie. Mais Antoine estime qu’Anna est trop âgée pour le rôle principal. Elle encaisse le coup, assez mal.

Les philtres possèdent un double visage

Et puis l’usure du couple, le désir a disparu entre elle et lui. Antoine s’intéresse de près à une jeune critique théâtrale, Delphine (Agathe Bonitzer). Il quitte Anna, qui en ressort effondrée. Anna sollicite les services d’une magicienne extrême asiatique qui lui ordonne un philtre secret censé l’aider à calmer ses crises d’angoisse. Mais – car nous sommes dans un conte – l’actrice ne doit jamais dépasser la dose de trois gouttes.

Et comme dans les contes, l’héroïne ne va pas respecter la prescription. Le philtre devient alors un filtre : Anna acquiert le pouvoir de se transformer en d’autres femmes et notamment de prendre la forme physique de Delphine... Elle retrouve alors, lors de ses ébats amoureux avec Antoine, la fougue de leur jeunesse, du temps de leur rencontre sur le port antique d’Ostie, à Rome. Sans qu’il ne le sache, évidemment.

Seulement tous les philtres, tout le monde le sait, possèdent un double visage, comme le dieu étrusque et romain Janus : une face tournée vers le passé, l’autre sur l’avenir. Même chose chez les Méduses, à la fois remèdes et poisons. Au fil de ses transformations successives (Anna expérimente tous les âges d’une femme grâce au



philtre), le corps d'Anna se décompose peu à peu sous l'effet de la drogue, telle une Dorian Gray contemporaine.

Le film de Sébastien Bailly est d'abord un constat sociétal, politique, sur le problème du vieillissement de corps et du visage chez les femmes, mais aussi chez une actrice, dont le métier la surexpose par essence aux regards.

Comment retrouver le bonheur ?

Mais c'est aussi une méditation sur le désir. Sans doute Antoine recherche-t-il et retrouve-t-il en la jeune "Delphine" (Anna métamorphosée) Anna, le désir qu'elle lui inspirait jadis – Anna le lui dit, d'ailleurs. Mais Anna elle-même retrouve ce plaisir qu'elle avait à faire l'amour avec Antoine, mais en le trompant sur sa véritable identité. Comment retrouver le bonheur, l'accomplissement, la plénitude (d'ailleurs parfois fantasmée) de la rencontre, des débuts, de l'avant ? Heinrich von Kleist préconisait un retour au paradis terrestre, avant qu'Adam et Eve ne cueillent la pomme...

La fin du film sera plutôt amère pour Anna, qui ne peut vivre que grâce à Antoine et aux vieux souvenirs qui les lient pour toujours. Mais quelle liberté a-t-elle trouvée dans sa mésaventure ?

Seul écueil à ce film tourné au plus près des corps des comédien·nes, par ailleurs magnifiquement incarné par Julie Gayet (c'est l'un des rôles les plus marquants de sa carrière) et Benjamin Biolay, qui jouent eux aussi des rôles à double face, pas toujours sympathiques : un léger manque de rythme et sans doute, malgré le clin d'œil au chiropracteur de Chinatown que consultait Mia Farrow dans *Alice* de Woody Allen, d'humour, qui permet toujours par contraste de relancer la vivacité du récit et du spectateur ou de la spectatrice.

Et plus encore d'un brin de poésie, comme chez Georges Franju (*Les Yeux sans visage*), qui eut consumé le·la spectateur·rice (on frôle parfois la caricature et les clichés du roman-photo et des journaux féminins). Mais **Comme une actrice** est un joli premier long métrage. On sera attentif au prochain film de Sébastien Bailly, pour mieux comprendre ce qui travaille son cinéma.

Comme une actrice de Sébastien Bailly, avec Julie Gayet, Benjamin Biolay, Agathe Bonitzer (Fr., 2023, 1 h 33). En salle le 8 mars.



ELLE MAGAZINE

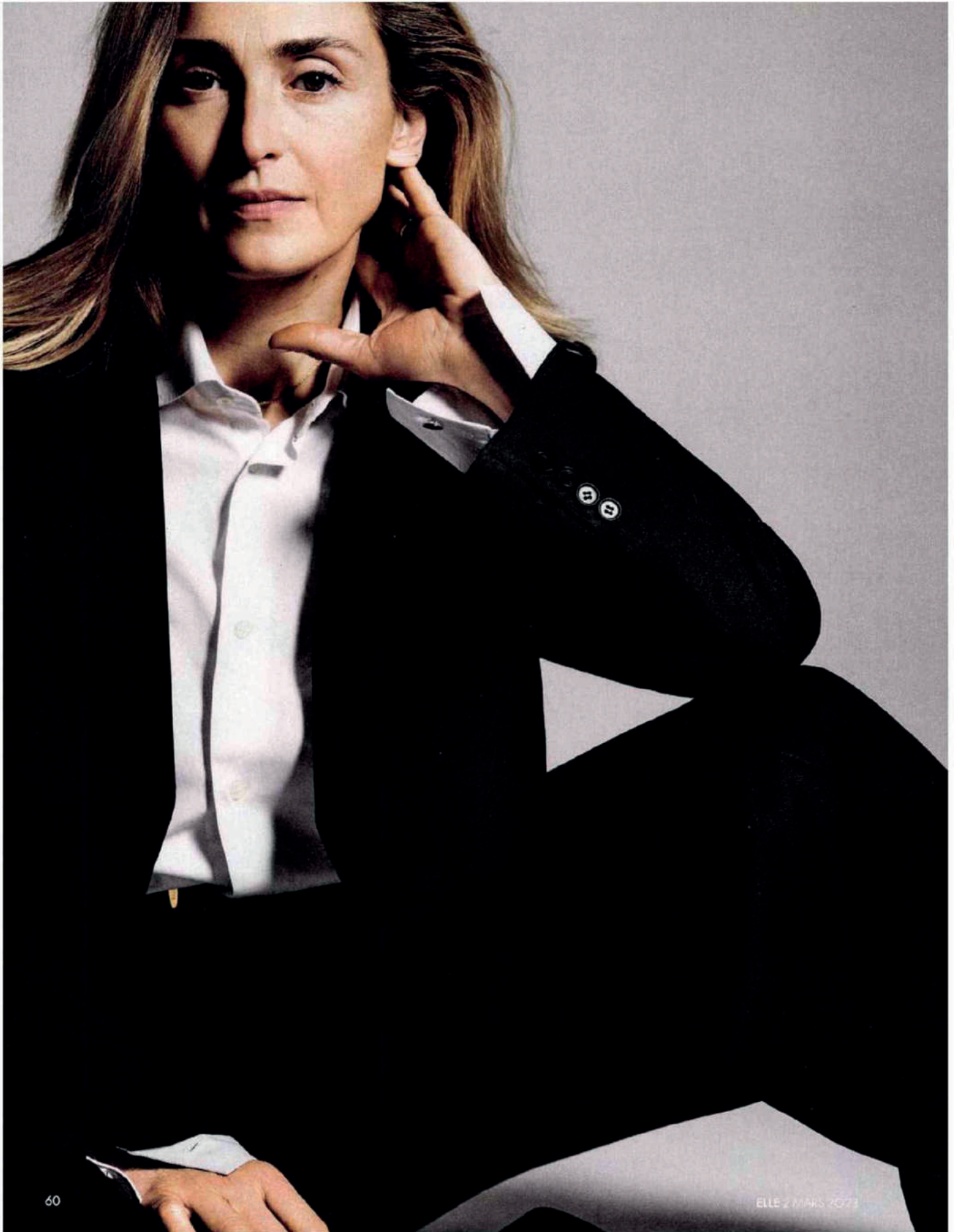
Julie Gayet : "J'AI DÛ APPRENDRE À ME PROTÉGER"

*Lumineuse mais discrète, la comédienne publie
« Ensemble on est plus fortes », en hommage aux femmes
et aux hommes qui l'ont inspirée. Et, pour la première
fois, elle nous parle de sa **VIE** avec François Hollande,
de sa famille et de sa trajectoire hors normes ●*

PAR OLIVIA DE LAMBERTERIE PHOTOGRAPHE DANT STUDIO RÉALISATION ANNE-MARIE BROUILLET

VESTE ET CHEMISE, GUCCI. LA FAUCONNAIRE, BAGUE « CLASH » EN OR ROSE, CARTIER. ANNEAU PERSONNEL





Comme dans le poème de Verlaine, Julie Gayet est une femme à la fois familière et inconnue. Une actrice présente au cinéma, à la télévision, une image bombardée dans les journaux, mais des mots rares. La comédienne solaire cultive la pudeur. On la découvre un peu plus dans un ouvrage coécrit avec Mathieu Busson, « Ensemble on est plus fortes » (éd. Stock)*, une galerie de portraits de personnalités qui ont forgé son engagement et ses combats : Anne-Cécile Maillert, créatrice de la Fondation des femmes, Denis Mukwege, chirurgien qui répare au Congo les victimes de viol utilisé comme arme de guerre, ou encore l'avocate Valence Borgia... Elle est aussi à l'affiche de « Comme une actrice »**, de Sébastien Bailly. Pour ELLE, Julie Gayet se confie sur sa famille, son métier, sa vie publique et sa vie privée, et sur celui qui est devenu son mari, François Hollande.

ELLE. Actrice, réalisatrice, productrice, vous voilà autrice, de quelle envie est né ce livre ?

JULIE GAYET. Actrice, c'est mon métier ! Productrice ? Je préfère dire que j'accompagne des metteurs en scène dans leurs projets. Je ne me sens pas non plus vraiment réalisatrice, disons que je mets en avant des femmes que j'admire. Et ce livre est le prolongement de mes documentaires. Autrice ? Non plus ! Le père de mes enfants, Santiago Amigorena, est un auteur merveilleux, j'ai vu ce que c'était que son travail, chercher le mot juste, inventer un univers lexical, poétique...

ELLE. Dans « Ensemble on est plus fortes », on découvre les femmes de votre vie. Et d'abord votre arrière-grand-mère, l'une des trois premières femmes à avoir prononcé le serment d'Hippocrate en France, mais qui n'a pas eu le droit d'exercer, pourquoi ?

J.G. Parce qu'elle était catholique, et qu'à l'époque, vers 1920, elle n'avait pas le droit de voir des hommes nus ! Mamie Thé est devenue chercheuse. Et elle a planté ses quatre enfants, les laissant aux grands-mères et aux nounous, pour partir étudier un an à Harvard avec son époux, qui était chercheur lui aussi ! De retour, elle a eu un cinquième enfant, avant de perdre son mari et sa mère dans un accident de voiture, puis son fils aîné dans les combats de 1939. Mais, quand mon grand-père, à 17 ans, a décidé d'aller rejoindre

de Gaulle après l'appel du 18-Juin, elle l'a accompagné elle-même jusqu'au bateau qui l'embarquait vers Londres !

ELLE. Votre grand-père devient médecin puis votre père...

J.G. Et l'un de mes frères. Mon père, chirurgien, m'a transmis le goût des autres et l'empathie. Petite fille, je l'accompagnais à l'hôpital, je n'étais pas bien grande quand j'ai vu un vieux monsieur aux yeux fermés... La mort ne me fait pas peur, je connais la fragilité de la vie mais aussi sa valeur. Mon père m'a également transmis son optimisme.

ELLE. Et votre mère, que vous a-t-elle transmis ?

J.G. L'esprit de famille, le sentiment d'appartenir à une tribu, on fait des « Tout Gayet », d'immenses réunions familiales bretonnes. Ma maman — je ne sais pas dire ma mère — nous a aussi transmis la capacité de faire un pas de côté. Après nous avoir élevés, mes deux frères et moi, elle est devenue antiquaire, mon père l'a accompagnée dans son épanouissement. Ils se sont connus à 16 ans, ils sont toujours aussi amoureux aujourd'hui, c'est un beau modèle. Mais à chacun son chemin.

ELLE. Vous confiez avoir toujours eu peur de perdre votre mère...

J.G. J'ai longtemps pensé que c'était parce que j'avais failli la tuer en naissant, elle a fait une hémorragie. Mais, des années plus tard, je devais avoir 35 ans,

nous marchions dans la rue, quand ma mère m'a juste dit : « Il est mort. » Et j'ai compris.

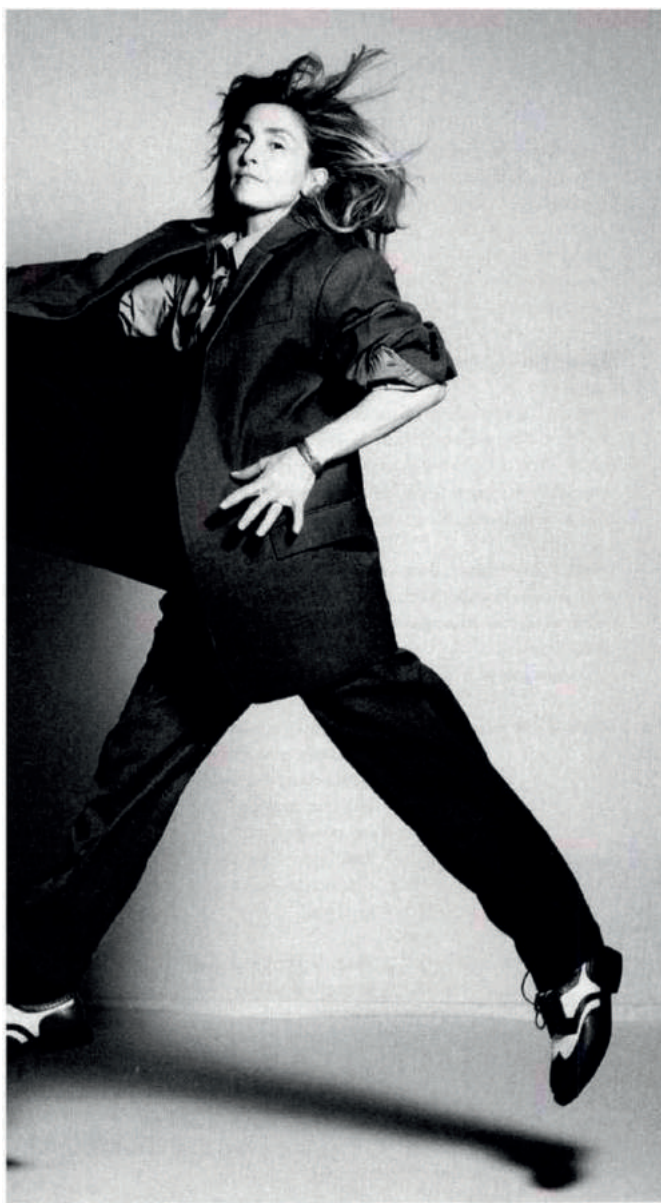
ELLE. Qu'avez-vous compris ?

J.G. Qu'elle avait été victime d'une agression. Je n'ai pas osé lui poser de questions. Plus tard, je lui ai juste demandé pourquoi elle n'avait pas porté plainte. Elle m'a répondu qu'elle avait besoin de tourner la page. La justice, trop longue, trop douloureuse, peut ne pas réparer.

ELLE. Quand vous étiez petite, que rêviez-vous de devenir ?

J.G. J'avais envie d'un métier tourné vers les autres, médecin, grand reporter... Actrice, c'était quelque chose d'inaccessible. Je ne viens pas d'une famille d'artistes, je suis ●●●





ELLE MAGAZINE

●●● un peu le vilain petit canard ! Mon père disait d'ailleurs que les acteurs étaient les plus grands ulcérés ! J'ai fait tous les métiers imaginables pour payer mon école de théâtre. Je m'étais aussi inscrite à la fac en lettres, arts, expression et communication, un truc fumeux, il y avait Toledano et Nakache, Chiara Mastroianni et Isabelle Carré ! L'année d'après, j'ai fait de l'histoire de l'art, option psycho-socio, j'ai adoré.

ELLE. Quand avez-vous commencé à gagner votre vie ?

J.G. J'ai eu la chance folle de rencontrer très vite Agnès Varda, ma maman de cinéma, et grâce à elle, Marcello Mastroianni, un modèle d'humanité. J'ai tout de suite adoré travailler en groupe, apprendre la fabrication d'un film, aller au montage, parler avec les techniciens.

ELLE. Comment avez-vous rencontré votre premier mari, Santiago Amigorena ?

J.G. Il écrivait des scénarios avec Cédric Klapisch. J'ai eu très vite mes enfants, à 25 ans. J'ai toujours pensé qu'on pouvait tout faire en même temps, les amours, les enfants, le boulot, les amis. Santiago me disait : un jour, j'arrêterai tout pour écrire un livre. Je lui répondais : écris-le tout de suite ! Il s'est mis à se réveiller à 6 heures du matin, en même temps que notre bébé. ●●●



ELLE MAGAZINE

ELLE. Vous avez aimé être enceinte ?

J.G. Enceinte de mon premier fils, je me suis mise à lire tout ce qui est possible sur la Shoah, Primo Levi, Robert Antelme, c'était compulsif. En découvrant ces ouvrages dans ma bibliothèque, ma belle-mère s'est effondrée en larmes, elle m'a raconté l'histoire que Santiago a écrite des années plus tard dans « Le Ghetto intérieur », qu'elle n'avait jamais confiée à personne, le silence qui a enseveli sa famille marquée par les persécutions. C'était comme si mon fils Tadeo portait en moi l'histoire de la famille de Santiago.

ELLE. Vous vous êtes mariés ?

J.G. Parce que je voulais porter le même nom que mes enfants ! Et, une fois mariée, j'ai réalisé que mon nom d'actrice, c'était « Julie Gayet » en un seul mot et que je n'allais pas devenir Julie Amigorena ! Aujourd'hui, Santiago est comme un frère.

ELLE. Avec François Hollande, vous étiez en une de toute la presse people...

J.G. C'était extrêmement violent. J'ai eu le sentiment de voir violé quelque chose que j'avais toujours protégé, ma sphère intime... Un jour, avec Santiago, on avait été pris en photo avec nos fils en sortant de chez le pédiatre, j'avais attaqué le journal, on avait gagné, je lui avais dit : on n'utilise pas cet argent pour nous, on achète un tableau et comme ça, on fait vivre un artiste ! Avec François, on a acheté pas mal de tableaux...

ELLE. Qu'est-ce qui vous a fait tenir ?

J.G. J'ai continué d'être respectée dans mon métier, et nos familles sont restées soudées. Même s'il y a eu des dommages collatéraux, par exemple sur les panneaux près de la maison de mes parents, il y avait ce genre d'inscriptions : Julie Gayet, pute, salope... J'ai aussi reçu des lettres atroces.

ELLE. Vous avez été traitée comme une voleuse d'hommes...

J.G. Depuis toujours, je sais que ce qui compte, c'est la vraie vie. L'intimité que nous partagions, François et moi, était juste, il me semblait qu'avec le temps ça se verrait, qu'il fallait juste de la patience. Et, en attendant, j'ai dû apprendre à me protéger, à déminer, à garder le cap. Pendant des semaines, j'ai eu l'impression de passer mon temps à éteindre des incendies.

ELLE. Vous pensiez à Valérie Trierweiler ?

J.G. Je sais quelle douleur est une séparation. J'ai respecté cette douleur tout en essayant de trouver ma place.

ELLE. Comment vos fils ont-ils traversé ces épreuves ?

J.G. La veille de la publication, j'ai été prévenue et je leur ai expliqué qu'il allait y avoir un tsunami. Ils se sont montrés suffisamment équilibrés pour l'affronter. Même si, un à deux ans plus tard, l'un d'eux m'a dit que, lorsqu'on lui demandait à l'école s'il était le fils de Julie Gayet, il répondait : non, ce n'est pas ma mère !

ELLE. Vous vous êtes mariés en juin dernier. Pour quelles raisons ?

J.G. On a tendance à être très pudiques, François et moi, se marier, c'était une façon de dire : voilà c'est notre moment à nous. On a chacun notre univers, on n'aura pas d'enfants ensemble, se marier, c'est notre façon de construire ensemble. Pour moi, à 50 ans, c'est un énorme pas en avant !

ELLE. Vous incarnez, dans « Comme une actrice », une comédienne qui aborde douloureusement la cinquantaine, vieillir est-il pour vous une double peine ?

J.G. Chez les actrices, on appelle ça le « tunnel des 50 ans ». Dans mon métier, à 50 ans, les femmes disparaissent !

ELLE. On dit qu'une femme aime toujours le même type d'homme, mais François Hollande ne ressemble guère à Santiago Amigorena !

J.G. Ce sont des gentils ! Et ils ont beaucoup d'humour, tous les deux.

ELLE. François Hollande et vous-même avez posté sur Instagram une photo de vous, de dos, main dans la main, pourquoi vous exposer ?

J.G. C'est une réponse à

une petite musique un peu désagréable qu'on ne cesse d'entendre depuis des années : ils sont ensemble ou ils ne sont plus ensemble ? Eh bien voilà, oui, on est ensemble et on est heureux.

ELLE. Et si François Hollande voulait se représenter à l'élection présidentielle ?

J.G. Ce serait son choix, je n'aurais pas mon mot à dire, mais je serai toujours à ses côtés. Comme il m'accompagnerait si j'allais faire un film à Los Angeles.

ELLE. Si c'était à refaire ?

J.G. Durant toutes ces années, nous avons su préserver notre complicité. Aujourd'hui, on peut tout affronter. ●

* En librairie le 8 mars.

** En salle le 8 mars.

“SE MARIER À 50 ANS, C'EST UN énorme PAS EN AVANT.”

PHOTO DANF STUDIO, ASSISTANT STYLING AMBROSI MARCOLINI, MAQUILLAGE ISSA LEGRANO, COIFFURE JAVIER PALAZO, MANUCHE ELISA ISGLANDES, MANTELUT CERAMIE, PIAZZA, BIRACCIET, ATELIER IN CLOU, EN OR JAUNE, ET, L'ARTISANALE DES BAGUES « CLASH », TUBE FN OR ROSE, FAUTRE FN OR ROSE ET DAMARIS, CARTIER, ANNEAU FRESCHETTI



Comme une actrice

Une actrice en plein doute avale de mystérieuses gouttes et prend à volonté les traits d'une jeune journaliste, séduisant ainsi son époux comme au premier jour...

Partant du paradoxe de la comédienne se glissant dans la peau d'une autre et du syndrome de l'actrice vieillissante, Sébastien Bailly tente avec finesse un rare essai de film fan-

tastique à la française. Et dévoile de nouvelles facettes chez ses deux actrices en miroir : Julie Gayet en femme jalouse et Agathe Bonitzer en séductrice inoubliable. Sans parler de la poésie des ruines d'Ostie dans une dernière scène splendide. — D. F.



Julie Gayet : «J'ai deux fils formidables mais j'ai vu à quel point ils avaient dû se confronter à cette masculinité toxique»

Comédienne et productrice, elle joue dans Comme une actrice et publie un livre sur les forces vives du féminisme. Engagée pour les femmes, dans ses choix artistiques comme dans son soutien indéfectible à de nombreuses causes, l'actrice et productrice les met à nouveau en lumière dans Ensemble on est plus fortes (1), un premier livre coécrit avec Mathieu Busson. Au fil d'une plume simple et généreuse qui lui ressemble, elle dresse le portrait de six femmes et d'un homme œuvrant au quotidien pour l'égalité hommes-femmes, concrètement, sur les terrains médicaux, juridiques, sociaux, politiques... À travers ces récits inspirants et réconciliateurs se dessinent aussi en filigrane les fondements intimes de son militantisme. Rencontre.

En vidéo, Benjamin Biolay et Julie Gayet, "Dans la Merco Benz", le clip vidéo

Madame Figaro. – Comment avez-vous choisi les combattantes que vous racontez ?

Julie Gayet. – Toutes incarnent des problématiques auxquelles les femmes sont confrontées. Lunise Marquis, c'est l'endométrie, et Gwenaëlle Perrousset, la gestion de crise pour les victimes de violences intrafamiliales. Georgette Chastanet évoque le cycle et la résilience des victimes, et Marie Cervetti, la réinsertion des femmes isolées. Valence Borgia, avocate, c'est la reconnaissance des droits, et Anne-Cécile Mailfert, l'idée de fédérer, de faire bouger les politiques avec sa Fondation des femmes. Le seul homme, la voix internationale aussi, c'est le D Denis Mukwege, qui est confronté à tout cela, et plus encore, en République démocratique du Congo.

Ces femmes sont peu connues du grand public...

Les Gisèle Halimi de demain, celles que l'on citera dans vingt ans, peuvent venir de tous les horizons. Si mon engagement est né, c'est grâce à ces femmes inspirantes, anonymes et de terrain, que j'ai rencontrées et qu'on ne met pas assez en lumière. À travers elles, je voulais parler du faire, du quotidien, du lien qui rassemble, dans l'action et pas dans le discours. Cela correspond à ma nature profonde. Si je suis devenue entrepreneure, productrice, fondatrice d'un festival, c'est pour donner à entendre d'autres voix que la mienne et valoriser des talents, des parcours.

Pourquoi maintenant ?

Quand nous avons réalisé le documentaire Cinéast(e)s avec Mathieu Busson, avec qui j'ai aussi coécrit le livre, beaucoup commençaient par nous dire que la représentation des femmes n'était pas un sujet, qu'il fallait passer à autre chose. Je m'étais alors posé la question de la légitimité du film. Dix ans après, grâce aux études chiffrées, on a davantage pris conscience des inégalités : moins d'un quart des films français sont réalisés par des femmes, et elles obtiennent encore 45% de budget en moins. En me focalisant sur le concret, je voulais à nouveau remettre l'église au centre du village : quel argument opposer au tangible, à la réalité quotidienne de ceux qui se battent, ensemble, pour une prise en charge de plus en plus holistique ?

«Les discours se polarisent tellement qu'il est compliqué d'être entendue quand on défend la nuance »

Sentez-vous une écoute accrue avec le temps ?

Je sens surtout une force d'opposition. Quand j'étais jeune, le féminisme était un gros mot, tellement caricaturé. Aujourd'hui, c'est le terme «wokisme» que l'on moque pour



décrédibiliser le combat. On continue à distribuer les bons et les mauvais points, en oubliant parfois qu'il s'agit d'une pensée nécessaire. L'idée n'est pas de détruire la société, mais de l'enrichir de voix sous-estimées et sous-exploitées. Or, les discours se polarisent tellement qu'il est compliqué d'être entendue quand on défend la nuance. Mon engagement, comme celui des femmes et de l'homme que je raconte, est celui de l'égalité, d'une vigilance accrue et d'actions concrètes. Les autres causes avanceront mieux quand l'équilibre entre les sexes existera.

Vous vous racontez aussi intimement dans ces pages.

Nous sommes tous le fruit des violences qui nous ont précédées. Je le raconte dans le livre, mais ma mère, mon modèle absolu, m'a un jour dit dans la rue : «Il est mort.» J'ai su tout de suite la violence qu'elle évoquait derrière ces mots, alors qu'elle ne m'avait jamais rien raconté... Cette histoire m'a marquée inconsciemment, comme beaucoup d'autres y compris de plus positives, telle celle de mon arrière-grand-mère, Thérèse, qui a été l'une des premières femmes à obtenir son diplôme de médecine. Interdite d'exercer, elle a alors fondé son laboratoire, gagné son indépendance.

Votre engagement imprègne la plupart de vos choix. Est-ce conscient ?

Les projets, je les accepte ou les initie parce qu'ils racontent un féminin qui m'interpelle. Dans **Comme une actrice** je joue une comédienne de 50 ans, effrayée à l'idée de perdre son mari, un metteur en scène qui veut caster une interprète plus jeune pour un spectacle. Avec le Festival Sœurs jumelles, je tiens à valoriser les talents féminins dans les secteurs de la musique et de l'image. Bientôt, je vais coréaliser, toujours avec Mathieu Busson, mon premier film de télévision pour France 2 sur Olympe de Gouges, pionnière du féminisme et rédactrice de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne. Elle fait partie de celles que l'histoire a tenté d'effacer. Il n'y a d'ailleurs jamais eu de film sur elle.

Notez-vous une évolution dans le milieu du cinéma ?

Avoir aujourd'hui un référent sur les questions de lutte contre le harcèlement sexuel et les agissements sexistes a changé la donne. Je l'ai vu sur un tournage récemment : la maquilleuse et la perchwoman ont alerté leur référent de débordements et le coupable s'est mis à raser les murs. Il y a peu, elles n'auraient rien dit et auraient vécu un cauchemar, voire auraient renoncé à ce tournage. Il est dingue de penser que certains osent encore aujourd'hui, mais plus les plaintes augmenteront, moins il y aura d'abus. Tout est une question d'éducation. C'est d'ailleurs là-dessus que je finis le livre. J'ai deux fils formidables mais j'ai vu à quel point ils avaient, eux aussi, dû se confronter à cette masculinité toxique. Il est de notre responsabilité à tous de changer cela.

Ensemble on est plus fortes, de Julie Gayet, en collaboration avec Mathieu Busson, Éditions Stock, 288 p., 19 €

Comme une actrice, de Sébastien Bailly, avec Julie Gayet, Benjamin Biolay...





JULIE GAYET

COMÉDIENNE ET PRODUCTRICE, ELLE JOUE
DANS *COMME UNE ACTRICE* ET PUBLIE
UN LIVRE SUR LES FORCES VIVES DU FÉMINISME.

La voix des autres

ENGAGÉE POUR LES FEMMES, DANS SES CHOIX ARTISTIQUES comme dans son soutien indéfectible à de nombreuses causes, l'actrice et productrice les met à nouveau en lumière dans *Ensemble on est plus fortes* (1), un premier livre coécrit avec Mathieu Busson. Au fil d'une plume simple et généreuse qui lui ressemble, elle dresse le portrait de six femmes et d'un homme œuvrant au quotidien pour l'égalité hommes-femmes, concrètement, sur les terrains médicaux, juridiques, sociaux, politiques... À travers ces récits inspirants et réconciliateurs se dessinent aussi en filigrane les fondements intimes de son militantisme. Rencontre.

PAR MARILYNE LETERTREI / PHOTO MARGUERITE BORNHAUSER

• 77





MADAME FIGARO. – COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI LES COMBATTANTES QUE VOUS RACONTEZ ?

JULIE GAYET. – Toutes incarnent des problématiques auxquelles les femmes sont confrontées. Lunise Marquis, c'est l'endométriase, et Gwenaëlle Perrouset, la gestion de crise pour les victimes de violences intrafamiliales. Georgette Chastanet évoque le cycle et la résilience des victimes, et Marie Cervetti, la réinsertion des femmes isolées. Valence Borgia, avocate, c'est la reconnaissance des droits, et Anne-Cécile Maillfert, l'idée de fédérer, de faire bouger les politiques avec sa Fondation des femmes. Le seul homme, la voix internationale aussi, c'est le Dr Denis Mukwege, qui est confronté à tout cela, et plus encore, en République démocratique du Congo.

CES FEMMES SONT PEU CONNUES DU GRAND PUBLIC...

Les Gisele Halimi de demain, celles que l'on citera dans vingt ans, peuvent venir de tous les horizons. Si mon engagement est né, c'est grâce à ces femmes inspirantes, anonymes et de terrain, que j'ai rencontrées et qu'on ne met pas assez en lumière. À travers elles, je voulais parler du faire, du quotidien, du lien qui rassemble, dans l'action et pas dans le discours. Cela correspond à ma nature profonde. Si je suis devenue entrepreneure, productrice, fondatrice d'un festival, c'est pour donner à entendre d'autres voix que la mienne et valoriser des talents, des parcours.

POURQUOI MAINTENANT ?

Quand nous avons réalisé le documentaire *Cinéast(e)s* avec Mathieu Busson, avec qui j'ai aussi coécrit le livre, beaucoup commençaient par nous dire que la représentation des femmes n'était pas un sujet, qu'il fallait passer à autre chose. Je m'étais alors posé la question de la légitimité du film. Dix ans après, grâce aux études chiffrées, on a davantage pris conscience des inégalités : moins d'un quart des films français sont réalisés par des femmes, et elles obtiennent encore 45 % de budget en moins. En me focalisant sur le concret, je voulais à nouveau remettre l'église au centre du village : quel argument opposer au tangible, à la réalité quotidienne de ceux qui se battent, ensemble, pour une prise en charge de plus en plus holistique ?

SENTEZ-VOUS UNE ÉCOUTE ACCRUE AVEC LE TEMPS ?

Je sens surtout une force d'opposition. Quand j'étais jeune, le féminisme était un gros mot, tellement caricaturé. Aujourd'hui, c'est le terme « wokisme » que l'on moque pour décrédibiliser le combat. On continue à distribuer les bons et les mauvais points, en oubliant parfois qu'il s'agit d'une pensée nécessaire. L'idée n'est pas de détruire la société, mais de l'enrichir de voix sous-estimées et sous-exploitées. Or, les discours se polarisent tant qu'il est compliqué d'être entendue quand on défend la nuance. Mon engagement, comme celui des femmes et de l'homme que je raconte, est celui de l'égalité, d'une vigilance accrue et d'actions concrètes. Les autres causes avanceront mieux quand l'équilibre entre les sexes existera.

VOUS VOUS RACONTEZ AUSSI INTIMEMENT DANS CES PAGES.

Nous sommes tous le fruit des violences qui nous ont précédées. Je le raconte dans le livre, mais ma mère, mon modèle absolu, m'a un jour dit dans la rue : « Il est mort. » J'ai su tout de suite la violence qu'elle évoquait derrière ces mots, alors qu'elle ne m'avait jamais rien raconté... Cette histoire m'a marquée inconsciemment, comme beaucoup d'autres y compris de plus positives, telle celle de mon arrière-grand-mère, Thérèse, qui a été l'une des premières femmes à obtenir son diplôme de médecine. Interdite d'exercer, elle a alors fondé son laboratoire, gagné son indépendance.

VOTRE ENGAGEMENT IMPRÈGNE LA PLUPART DE VOS CHOIX. EST-CE CONSCIENT ?

Les projets, je les accepte ou les initie parce qu'ils racontent un féminin qui m'interpelle. Dans *Comme une actrice* (2), je joue une comédienne de 50 ans, effrayée à l'idée de perdre son mari, un metteur en scène qui veut caster une interprète plus jeune pour un spectacle. Avec le Festival Sœurs jumelles, je tiens à valoriser les talents féminins dans

“Mon **ENGAGEMENT** est celui de l'égalité, d'une *vigilance accrue* et d'actions **CONCRÈTES**”

Julie Gayet

les secteurs de la musique et de l'image. Bientôt, je vais coréaliser, toujours avec Mathieu Busson, mon premier film de télévision pour France 2 sur Olympe de Gouges, pionnière du féminisme et rédactrice de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne. Elle fait partie de celles que l'histoire a tenté d'effacer. Il n'y a d'ailleurs jamais eu de film sur elle.

NOTEZ-VOUS UNE ÉVOLUTION DANS LE MILIEU DU CINÉMA ?

Avoir aujourd'hui un référent sur les questions de lutte contre le harcèlement sexuel et les agissements sexistes a changé la donne. Je l'ai vu sur un tournage récemment : la maquilleuse et la perchwoman ont alerté leur référent de débordements et le coupable s'est mis à raser les murs. Il y a peu, elles n'auraient rien dit et auraient vécu un cauchemar, voire auraient renoncé à ce tournage. Il est dingue de penser que certains osent encore aujourd'hui, mais plus les plaintes augmenteront, moins il y aura d'abus. Tout est une question d'éducation. C'est d'ailleurs là-dessus que je finis le livre. J'ai deux fils formidables mais j'ai vu à quel point ils avaient, eux aussi, dû se confronter à cette masculinité toxique. Il est de notre responsabilité à tous de changer cela. ■

(1) « Ensemble on est plus fortes », de Julie Gayet, Éditions Stock, 288 p., 19 €.

(2) « Comme une actrice », de Sébastien Bailly, avec Julie Gayet, Benjamin Biolay...

PHOTOS CAROLE BETHUEL - FLAVIEN PROUREAU POUR MAISON RUIBART ET ÉDOUARD ELIAS / NRK





Julie Gayet, "Comme une actrice" au Mega CGR

Le cinéma CGR de Blagnac recevra en avant-première vendredi soir l'équipe du film "Comme une actrice" soit le réalisateur Sébastien Bailly et l'actrice Julie Gayet, qui sortira le 8 mars prochain.

Le long-métrage, qui compte également Benjamin Biolay et Agathe Bonitzer à son générique, raconte l'histoire d'Anna, actrice proche de la cinquantaine que son mari, Antoine, metteur en scène de théâtre, quitte pour une autre. Prête à tout pour ne pas le perdre, elle va jusqu'à prendre l'apparence de la jeune femme avec laquelle il entretient une liaison. Pour Julie Gayet, "Comme une actrice" permet d'évoquer l'effacement des femmes quinquagénaires : "J'avais envie d'interpréter et d'assumer le rôle d'une femme de 50 ans. Le film permettait d'aborder le sujet de l'âge chez une actrice et de parler aussi de la façon dont on vieillit dans un couple. [...] Finalement, ne sommes-nous pas amoureux de la même personne toute notre vie ? Même si le rôle était exigeant et difficile, il m'était impossible de le refuser tant il s'attaque avec justesse à des thèmes qui me sont chers. "

Vendredi 24 février à 20 heures au cinéma CGR de Blagnac (ZAC du Grand Noble, centre commercial Blagnac). Tarif : 5, 50 €. Tél. 0 892 68 85 88 (www. cgrcinemas. fr



<https://images.ladepeche.fr/api/v1/images/view/63f83a503081fb0a9770f1b8/large/image.jpg?v=1>





8 MARS | ★★★

COMME UNE ACTRICE



Benjamin Biolay et Julie Gayet

Après plusieurs courts autour du désir féminin, Sébastien Bailly passe au format long en continuant à l'explorer mais en passant par le prisme du genre. Son héroïne (Julie Gayet, toute en subtilité), comédienne quinquagénaire larguée par son mari, metteur en

scène de théâtre, pour une plus jeune qu'elle, y ingurgite en effet un mystérieux élixir et se métamorphose en cette nouvelle amante. Une fois, deux fois... avant de devenir accro à ce jeu dangereux dont elle ne va cesser de repousser les limites. La riche idée de ce film est de ne pas envisager le fantastique sous l'angle de l'effroi, mais comme le vecteur d'un beau drame intimiste autour d'une femme qui veut se déposséder de son corps parce qu'il n'est plus désiré ni même regardé. Et de faire fi de toute cérébralité pour raconter physiquement la violence de ce rejet tout en questionnant en permanence la prétendue inéluctabilité de l'obsession de la jeunesse. ♦ TC

Pays France • **De** Sébastien Bailly • **Avec** Julie Gayet, Benjamin Biolay, Agathe Bonitzer... • **Durée** 1h33



PÉRIGUEUX

Sébastien Bailly : « Le public est ému par l'histoire »

Pour l'avant-première du film, Comme une actrice, réalisé par Sébastien Bailly, le réalisateur viendra à la rencontre des Périgourdins, au CGR de Périgueux, lundi, en compagnie de Julie Gayet, qui joue le rôle principal.

Aude Salvetat

C'est en voisin de sa Corrèze natale que le réalisateur Sébastien Bailly viendra présenter son premier long-métrage

Comme une actrice

, en avant-première, au CGR de Périgueux, ce lundi 27 février, à 18h. L'histoire Anna, actrice proche de la cinquantaine, est quittée par son mari, Antoine, metteur en scène de théâtre. Prête à tout pour ne pas le perdre, elle va jusqu'à prendre l'apparence de la jeune femme avec laquelle il entretient une liaison. Mais ce double jeu pourrait se retourner contre elle... Sébastien Bailly viendra lancer le film en présence de Julie Gayet, l'actrice principale. Il restera ensuite, après le film, pour un échange avec le public. Rencontre avec un réalisateur passionné.

Il y a de la fébrilité et à la fois, on est excité parce qu'on a envie de montrer le film, et puis c'est l'aboutissement d'un projet, le processus est assez long. Et en même temps, pas mal de stress, parce qu'on ne sait pas ce que les gens auront envie de voir le 8 mars. C'est un drôle de moment. Ça se passe bien, les retours sont vraiment bien. Le public est ému par l'histoire d'Anna. Il y a des

questions qui sont intéressantes, mais on sait aussi que lors des avant-premières, les gens viennent nous voir. Quand ça sort en salle, sans qu'il y ait ce côté événementiel, je ne sais pas ce que ça va donner. Je pense que les gens sont contents de voir un film peut-être un peu singulier, différent de ce qu'ils voient habituellement. J'ai l'impression que c'est comme ça qu'ils le perçoivent.

Je dirais que c'est un film très romantique, un conte romantique, avec des choses à la fois très belles, très sombres, comme dans un conte. Dans le romantisme, il y a des choses noires, dures, c'est ce que j'ai voulu faire. C'est aussi un film qui parle de ce qu'est une actrice, de son inquiétude par rapport à la séduction, au rapport à l'âge. De l'idée qu'à la fin d'une histoire on peut parfois se dire qu'on aimerait recommencer l'histoire, en retrouvant les débuts, cette légèreté des débuts, avoir la possibilité de revoir cette personne.

Je me suis dit une fois, j'aimerais tellement pouvoir aller lui parler à nouveau, sous une autre apparence, comme ça, il n'y aurait pas de passif. Je me suis même dit que le mec qui allait la draguer maintenant, il a de la chance, il allait vivre

quelque chose de chouette, que moi je ne pourrais plus revivre, donc j'aimerais tellement être à sa place. Si on pousse cette logique, qu'est-ce que ça donne ? Quelque chose qui est sans doute un piège, de mortifère, de dangereux, de plaisant au début et en fait, de très cruel ensuite.

L'idée est partie de là, et je me suis dit, il y a quelque chose qui me plaît et qui m'intéresse et qui permet de parler de plein de choses, de vieillir ensemble, du temps qui passe, de l'addiction au métier.

J'ai l'impression que oui, en tout cas, j'ai l'impression que ça se termine toujours. Et quand ça se termine, il y a de la souffrance même pour la personne qui s'en va. Ce n'est pas facile d'être quitté, mais de quitter non plus. J'ai l'impression qu'il y a toujours un prix à payer.

J'aimerais bien croire que c'est éternel, mais j'ai l'impression que ça ne se passe pas tout à fait comme ça. C'est pour ça que je tenais à cette fin. Il y a deux possibilités de voir la fin du film : soit cela s'arrête dans une scène dramatique avant et tout le reste est fantasmé, soit ça se passe vraiment. Je pense, en tout cas, qu'il y a toujours un passage douloureux, et en même temps, je ne voulais pas





les condamner.

Dans l'amour, c'est difficile d'éviter la souffrance à un moment, je pense.

Oui, en tout cas, je trouvais important qu'une fois qu'elle voit qu'avec Antoine [Ndlr : son mari dans le film, joué par Benjamin Biolay], les choses sont un peu condamnées, elle se fasse plaisir en usant et en abusant de son pouvoir.

Elle passe de bras en bras, avec différentes expériences de différents âges, qu'elle vive d'autres choses, dans une certaine douceur, aussi.

C'est un personnage qui assume son désir, elle n'est pas que totalement amoureuse et sous son emprise à lui.

Dès le départ, j'avais fait le choix que c'était une comédienne, proche de la cinquantaine, car c'est un moment intéressant, proche de la fragilité, et qu'une comédienne serait plus sensible à ça que n'importe quelle femme. Je trouvais intéressant de montrer que lui est

attiré par plus jeune, c'est classique, mais qu'en même temps, en rencontrant la jeune femme, ce qui l'intéressait c'est de chercher Anna derrière, avec cette impression de la connaître.

Je connaissais le travail de Julie Gayet, depuis une vingtaine d'années, et puis je me disais qu'on n'avait pas toujours exploré des facettes plus sombres chez elle. Elle a joué des rôles de femmes très amoureuses, mais il n'y avait pas d'aspect sombre et dur.

Je me suis dit qu'elle aurait peut-être envie de faire autre chose. Je lui ai donc proposé, elle a adoré le scénario et avait très envie de le faire.

Pas vraiment, c'est la combinaison de plein de choses. Julie Gayet sort aussi un livre le 8mars où elle parle du féminisme. Avant ce mois-là et après, il y avait des contraintes de distribution. On s'est dit qu'elle

pouvait parler des deux car il y a des points de convergence.

Je travaille sur plusieurs projets. Des personnages féminins, oui, mais je ne peux pas en dire grand-chose pour l'instant.

Puis un autre projet où il y a une interrogation sur le couple et un traitement fantastique.

Comme une actrice, en avant-première,

lundi 27février, à 18h, au CGR de Périgueux.

À la fin d'une histoire d'amour, on peut parfois se dire qu'on aimerait recommencer l'histoire, en retrouvant les débuts. ■





Interview BO : Sébastien Bailly et Laurent Levesque, le tourbillon musical de 'Comme une actrice'

'Comme une actrice' " id="2d00a4ee">

Propos recueillis par Benoit Basirico

- Publié le 06-03-2023

'**Comme une actrice**', en salle le 8 mars 2023, est le premier long métrage de Sébastien Bailly. Julie Gayet y incarne une actrice proche de la cinquantaine quittée par son mari (Benjamin Biolay) et prend l'apparence de différentes jeunes femmes pour le reconquérir. C'est à la fois un film sur le deuil d'un amour et un film de métamorphose. La partition de Laurent Levesque épouse alors le tourbillon des différentes personnalités avec des cordes et un orgue.

Cinezik : Sébastien Bailly, c'est votre premier long métrage, mais ce n'est pas votre premier film puisque vous avez déjà réalisé trois courts-métrages : "Douce" (2011), "Où je mets ma pudeur" (2013) et "Une histoire de France" (2015). Ces trois films étaient déjà des portraits de femmes, avec des musiques composées par Laurent Levesque. Est-ce que le choix de travailler à nouveau avec ce compositeur sur votre long métrage était motivé par une volonté d'unité et pour retrouver un collaborateur avec lequel vous vous comprenez bien ?

Sébastien Bailly : C'est plus qu'une volonté, c'est une évidence. Je lui avais laissé peu de place dans les courts-métrages, car ce sont des films d'une durée de 20 à 30 minutes, pour lesquels je n'avais pas toujours le sentiment qu'il y avait un besoin impérieux de musique sur une très longue durée, justement à cause de leur brièveté. Mais pour le long métrage, je savais que j'aurais besoin de beaucoup plus de musique. J'avais l'intuition qu'il fallait accompagner les sentiments, l'évolution et les transformations du personnage. La musique devait être le reflet de son âme, la transcription de ses émotions, plutôt qu'un simple commentaire extérieur. Elle devait être sa musique intérieure. Je pouvais laisser à Laurent un peu plus de terrain de jeu.

Laurent Levesque, on a pu vous entendre sur des documentaires de Karl Zero ou Agnès Varda... Quel réalisateur Sébastien Bailly est-il pour un compositeur ?

Laurent Levesque : C'est quelqu'un avec qui d'emblée on s'est compris. On n'a pas dû batailler pour arriver à ce qu'on voulait tous les deux. C'est ça qui est bien. Et à chaque fois, comme on l'a dit, ce sont des portraits de femmes, j'aime beaucoup ça. Avec Sébastien, il y a une entente, une connivence, qui nous permet de travailler dans la même direction, et de construire ensemble. Pour ce film en particulier, la construction s'est mise en place petit à petit très en amont.

L'intention initiale pour la musique de ce portrait de femme était-elle de relater son intériorité, sa sensualité, ainsi que son déchirement intérieur ?

L.L : Oui, dès le début j'ai fait une proposition en termes d'instrumentation, ce que je n'avais jamais fait auparavant, ce qui a permis à la musique de s'épanouir à travers les différents états d'âme de l'actrice. Nous avons donc opté pour un quatuor à cordes de violoncelle et un véritable orgue d'église enregistré en direct pour obtenir ce son très grave et en même temps entendre tous les défauts de l'orgue. Par "défauts", j'entends le fait d'enregistrer l'instrument là où il est joué, dans l'église, et de l'enregistrer directement à côté des tuyaux. Cela permet d'ajouter de nombreuses petites subtilités à la musique



que l'on n'entend pas nécessairement habituellement, comme des accidents. C'est ce qui fait que la musique est très vivante, qu'elle n'est pas aseptisée. Et cela correspond bien à ce que vit le personnage tout au long du film avec ses transformations.

Sébastien Bailly, à travers vos films vous donnez l'impression d'être un cinéaste qui explore les troubles des personnages. Dans chaque film, il semble que les personnages soient plongés dans un état de confusion à la suite d'une sorte de révélation. C'est également le cas dans votre dernier film. Le trouble est une part invisible, donc la musique a toute sa place pour convoquer et faire exister cette part invisible. Quelle est votre relation avec la musique ? Lorsqu'elle est présente, elle semble jouer un rôle clé dans votre œuvre.

S.B : Je veux que la musique soit vraiment audible. Elle joue un rôle presque aussi important qu'un personnage. Travailler avec un compositeur, c'est presque comme travailler avec un acteur. Il faut le guider dans la bonne direction, trouver un langage commun, ce qui est différent du langage qu'on peut utiliser avec des acteurs, certes, mais il faut quand même trouver un langage commun pour qu'on arrive à partager tout ce qui est de l'ordre du non-dit d'un personnage. Il s'agit de lui faire ressentir les choses et de l'amener à aller dans la même direction que celle que nous cherchons. C'est toute la difficulté, comme dans le travail avec les acteurs, il y a des choses que je sais et d'autres que je perçois petit à petit. Nous avançons un peu dans le brouillard. Nous avons travaillé longtemps sur la musique, avec des discussions bien avant le tournage. Laurent a eu différentes versions du scénario. Je voulais des cordes, car je savais que le film avait une dimension romantique au sens fort du terme. Il y a eu beaucoup de versions pour certains morceaux, avec beaucoup d'allers-retours. Laurent est même venu sur le tournage, ce qui était intéressant car cela lui a permis de voir les acteurs travailler et de s'immerger dans l'ambiance. Par exemple, lorsque nous tournions dans la maison du personnage principal où le personnage est perdu, la maison n'était pas du tout traitée en mode réaliste. Je pense que cela a permis à Laurent d'amasser du matériel, même inconsciemment. C'est un travail long et difficile, mais je le compare assez volontiers au travail avec un acteur.

Est-ce que la musique est parfois présente sur le plateau pour conditionner les émotions des acteurs ?

S.B : Je n'ai pas encore fait cela, mais j'aimerais le faire un jour. Je sais que certains cinéastes le font.

Lorsque vous discutez pour définir la nature de la musique, sur quel langage vous reposez-vous ?

L.L : C'est surtout sur le ressenti. Il ne sert à rien d'utiliser des termes musicaux exacts. Depuis le début, je savais que je voulais enregistrer un musicien en particulier, alors je me suis tourné vers Nemanja Radulovic, qui, à mes yeux, est le plus grand violoniste, le plus troublant et le plus touchant. Quand j'écris de la musique, je le fais en pensant à quelqu'un en particulier, aux gens qui vont jouer la musique. Si j'enregistre à Abbey Road, par exemple, je sais que je peux écrire des choses difficiles et je sais exactement comment ça va sonner. C'est pareil pour les musiciens. Lorsque nous avons un musicien particulier en vue, avec sa manière de jouer, nous écrivons des choses très puissantes qui lui correspondent. C'est ce que j'ai essayé de faire pour ce film. Il y a eu une tractation qui a duré six mois pour l'avoir, avec beaucoup d'allers-retours pour avoir ce violoniste.

C'est vrai qu'on parle très peu de l'apport des interprètes dans la musique de film, est-ce qu'il est intervenu en dernière étape, après une étape de maquette ?

L.L : Oui j'ai fait une maquette sans lui au départ, que je lui ai soumise.



Sébastien vous avez pu apprécier la plus value de l'interprète ?

S.B : Ah oui, absolument. Nous avons des maquettes synthétiques avec la partie de violoncelle, mais nous n'avons pas encore les violons de Nemanja Radulovic. Même moi, qui ne connais pas vraiment la musique du point de vue technique ou d'interprétation, je n'ai jamais joué d'un instrument ni écrit de la musique, j'ai tout de suite remarqué la différence. Tout d'un coup, il y avait quelqu'un qui avait une sensibilité très forte, qui faisait corps avec son instrument, c'était tout simplement incarné. C'était assez troublant d'entendre ces morceaux avant le mixage, ça prend toute son ampleur. On se dit alors qu'on a bien fait de le faire.

L.L : C'est exceptionnel qu'il ait accepté, car il n'avait jamais joué pour de la musique de film auparavant. Il a sorti huit albums solos chez Deutsche Grammophon et joue avec son ensemble et des orchestres dans le monde entier. Lors de ses concerts, les gens sont tous debout et pleurent. Donc, c'était assez exceptionnel de l'avoir. La séance avec lui n'a duré que trois heures, et j'ai pu vivre la séance de musicien la plus intense de ma vie, car sa générosité est très grande. Il a même parfois changé quelques notes de ma musique, s'excusant ensuite, alors que c'était juste parfait.

Dans le film, avec les différentes personnalités du personnage de Julie Gayet, on ressent un tourbillon, proche du vertige... Et sur le plan musical, Laurent Levesque, vous avez traduit cette sensation par l'utilisation d'un ostinato, du violon qui tourbillonne...

L.L : Effectivement, l'idée est venue naturellement, sans que je ne la réfléchisse vraiment. C'est le film qui a inspiré cette composition. J'aime explorer différents styles musicaux, mais il y a toujours une constante dans mes œuvres : l'utilisation de petites cellules musicales qui sont répétées.

Quel a été le travail concernant le son du film ?

S.B : Nous avons travaillé sur les ambiances sonores, la réverbération des sons, la spatialisation, ainsi que sur le mélange des voix et des respirations pour créer une confusion. Par exemple, nous avons superposé la voix de Julie Gayet sur les images d'Agathe Bonitzer, de sorte qu'il soit difficile de les distinguer, mais il y a une légère différence. Cela permet de ressentir la présence de deux personnes en une seule. Nous avons également travaillé sur une dimension charnelle au son.

Et Laurent, dans quelle mesure le son du film a-t-il inspiré la musique ?

L.L : Lorsque je suis arrivé sur le lieu de tournage, j'ai demandé à l'ingénieure du son, Marie-Clotilde Chéry, de me fournir des sons de respiration que j'ai mélangés avec des bris de miroir, des bruits de langue et des sons électroniques pour en faire des nappes musicales.

Un autre aspect de la musique est lié au fantastique. L'actrice prend des gouttes d'un liquide pour se transformer, elle en prend trop par rapport à la règle, elle dépasse la prescription. La manière dont elle prend ces gouttes sur sa main, comme si elle suçait le sang, évoque le mythe de Dracula. Sauf que ce dernier le faisait pour rajeunir, alors que dans ce film elle se détériore en se transformant. Ainsi, l'utilisation de l'orgue dans la partition peut évoquer le conte gothique...

L.L : Au départ, j'avais en tête la beauté de l'orgue et le fait que cet instrument est rarement utilisé en musique de film. Je n'ai donc pas du tout pensé à Dracula. Cependant, il est vrai que l'orgue évoque souvent un univers gothique lorsqu'on l'écoute.

Y a-t-il eu des références pour guider la composition musicale ?

S.B : Non, il n'y avait pas de références musicales particulières. Cependant, dans les références que j'ai données au chef opérateur il y avait des clin d'oeil visuels, des



choses qui guidaient mes choix esthétiques en termes de lumière, un plan de Vertigo, ou les films de Jacques Tourneur, Franju, James Gray, Pedro Almodovar (pour le bandage sur le visage dans "La Piel que habito") mais aussi "L'homme invisible" et "Les yeux sans visage", ça se recoupe. Il y a un réalisme magique qu'on ne voit plus beaucoup en France, de Marcel Carné à Léos Carax. Tous les films fantastiques en France aujourd'hui sont forcément délurés. J'ai souhaité revenir à un fantastique qui ne soit pas forcément spectaculaire.

Propos recueillis par Benoit Basirico





Comme une actrice

de Sébastien Bailly

SOMBRE Comédienne, Anna (Julie Gayet, *photo*) souffre de voir son metteur en scène de mari (Benjamin Biolay) confier le premier rôle de sa prochaine pièce à une actrice plus jeune. Grâce à une potion miraculeuse qui lui permet de prendre l'apparence d'autres femmes, elle tente de le séduire à nouveau sous les traits d'une jeune journaliste (Agathe Bonitzer). Sébastien Bailly cite parmi ses influences *Alice*, de Woody Allen, où une décoction chinoise permettait à Mia Farrow, devenue invisible, de se venger d'un mari volage. Mais *Alice* avait la légèreté d'un conte, tandis qu'ici l'histoire est plombée par une pesanteur qui, à mesure que le film avance, tourne au sordide. L'angoisse de vieillir devient à l'écran une névrose guère moins pénible pour le spectateur que pour l'héroïne. (*En salles le 8 mars.*)

L. D.



« Comme une actrice » : un film passionnant

Robert Pénavayre

Pour son second long métrage, Sébastien Bailly revisite le mythe de Faust, ce docteur cher à Goethe qui vendit son âme pour accéder à l'éternelle jeunesse. On sait comment la chose finit... Il est question ici d'une comédienne, Anna (Julie Gayet parfaitement convaincante), quinquagénaire, dont le mari Antoine (Benjamin Biolay) s'est épris d'une jeune actrice, Delphine (Agathe Bonitzer). Ne supportant pas cette séparation, Anna a recours à une mystérieuse potion que va lui fournir une vieille femme asiatique particulièrement acariâtre. Grâce à ce breuvage, Anna prend les traits de Delphine et ne se prive pas de leurrer Antoine, tout en le faisant parler, parler...

Un film plus complexe qu'il n'en a l'air

Conjuguer le fantastique avec un drame aussi intime qu'une rupture amoureuse était un défi de taille que Sébastien Bailly relève haut la main. Cadrant avec virtuosité des scènes troublantes en cela qu'elles surfent sur des effets spéciaux finalement pas du tout racoleurs, il nous immerge dans la psyché d'une femme/actrice en proie au tunnel mortifère des 50/60 ans. Et puis il y

a Julie Gayet dans une performance exceptionnelle creusant ici profondément le sillon de l'art théâtral en même temps que celui de l'acceptation de soi. Un film passionnant, beaucoup plus complexe qu'il n'en a l'air...



Julie Gayet (Anna) – Photo : Epicentre Film

! **Comme une actrice, un film de Sébastien Bailly** ■

Comme une actrice

de Sébastien Bailly

Comme une actrice utilise le fantastique pour dénoncer l'invisibilisation des actrices à partir d'un certain âge. Sur la base d'un concept solide, Sébastien Bailly se perd dans une histoire qui tourne en rond, avec des têtes d'affiche aux interprétations fades.



★ Pour son premier long métrage, Sébastien Bailly (dont, en 2018, trois des courts métrages avaient été distribués en salle au sein du programme *Féminin plurielles*) a souhaité se consacrer à l'invisibilisation des comédiennes à partir d'un certain âge. Pour porter à l'écran ce message fort, il a fait appel à la comédienne Julie Gayet, connue pour ses multiples engagements en faveur des droits des femmes. À travers la dégénérescence physique de la protagoniste - à mesure qu'elle se transforme en une femme plus jeune -, le cinéaste oriente son récit vers un univers fantastique qui se mêle au fantasme. Comme victime d'une addiction, Anna finit par ne plus pouvoir se passer de son élixir de jouvence, alors même que chaque gorgée la fragilise, tant physiquement que moralement. Cet argument au fort potentiel ne tient pourtant pas toutes ses promesses, faute d'être exploité pleinement. L'écriture autour du double jeu, dans un premier temps intrigante, conduit la narration dans une impasse. L'ambiguïté sur laquelle s'achève le film, même si elle est assumée, pourra sonner comme l'aveu d'une impossibilité à mettre un point final à une histoire qui se sera perdue en cours de route. En raison de ces scories scénaristiques, les acteurs sont quelque peu livrés à eux-mêmes. Ainsi, le jeu de Julie Gayet - dont le personnage oscille entre névrose et dépendance - ne convainc pas, cependant que Benjamin Biolay ne sort pas de son rôle habituel de dandy arrogant, davantage porté à blesser les femmes qu'à les encourager. Enfin, à l'instar de son personnage, Agathe Bonitzer ne parvient pas à exister suffisamment, pour demeurer dans l'ombre des deux têtes d'affiche. **_A.C.**

DRAME FANTASTIQUE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Julie Gayet (Anna), Benjamin Biolay (Antoine), Agathe Bonitzer (Delphine), Jenny Arasse (Hélène), Clara Balmin (la femme du vestiaire), Ava Baya (Marie), Lise Belynck (Julie), Carmen Burdin (Alexandra), Julien Cheminade (l'homme à la terrasse), Julien Collet (l'acteur sur le tournage de la série), Agathe Crépin (la jeune femme en boîte de nuit), Mailys Favraud (Sophie), Louisiane Gouverneur (Lucie), Cyril Gueï (Étienne), Stéphanie Heiser (la femme blonde), Matthias Jacquin (Frédéric), Paul Jeanson (Sigismond), Jérémie Laure (l'agent immobilier), Jules Ritmanic (le jeune homme en boîte de nuit), François Rostain (l'homme âgé), Hicham Taïb (Mourad), Meiling Wang (Fei), Zhiying Yan (Madame Peng).

Scénario : Sébastien Bailly et Zoé Galaron **Images :** Thomas Favel
Montage : Ariane Boukerche **1^{er} assistant réal. :** Nicolas Saubost
Musique : Laurent Lévesque **Son :** Marie-Clotilde Chéry **Décor :** Emmanuel Le Cerf **Costumes :** Dorothee Lissac **Maquillage :** Laurence Grosjean et Zoé Lauque **Casting :** Florie Carbone
Production : La Mer à Boire Productions **Producteurs :** Ludovic Henry et Antoine Roux **Dir. de production :** Dimitri Lykavieris
Distributeur : Épicentre Films.

93 minutes. France, 2022

Sortie France : 8 mars 2023

◆ RÉSUMÉ

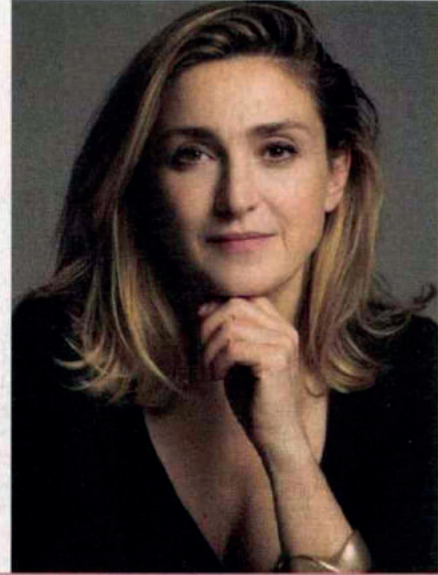
Anna, actrice d'une cinquantaine d'années, va voir une guérisseuse qui lui donne un élixir de jouvence destiné à la transformer en une femme plus jeune. Son mari, Antoine, annonce préparer la mise en scène d'une pièce de théâtre dont elle a toujours rêvé de jouer le rôle principal. Elle n'est pas retenue par son conjoint lors des castings. Anna remarque un hématome sur son épaule. Après une altercation, le couple décide de se séparer. Lors d'un dîner mondain, Antoine tombe sous le charme d'une jeune journaliste, Delphine ; Anna les observe jalousement. Le metteur en scène entame une relation avec la reporter. Pour ne pas perdre son mari, Anna va dès lors prendre l'apparence de la jeune femme.

SUITE... La tâche suspecte s'étend, Anna, sous les traits de Delphine, décide de mettre fin à sa relation avec Antoine. Puis elle accumule les rendez-vous galants avec différents hommes, se transformant à chaque fois en une autre. La tâche, qui s'accroît à chaque réincarnation, finit par la défigurer. Recluse chez elle, Anna fait un malaise. Elle se réveille à l'hôpital. Son mari est à son chevet. Lors de la première de la pièce, Antoine présente Delphine à Anna. Les anciens conjoints couchent à nouveau ensemble. Au matin, Antoine tombe sur le journal intime d'Anna. Il y apprend qu'elle a usurpé l'identité de Delphine durant sa relation extra-conjugale. Anna et Antoine se retrouvent à Ostie sur les lieux de leur première rencontre.

carte **BLANCHE**

JULIE GAYET

SES 6 ENVIES du moment



SANS FARD, ELLE IRRADIE DANS LE FILM *COMME UNE ACTRICE*. FÉMINISTE, ELLE SIGNE LES PORTRAITS DE FEMMES ENGAGÉES AVEC L'OUVRAGE *ENSEMBLE ON EST PLUS FORTES*. PASSIONNÉE, CETTE ARTISTE FÉRUE DE MUSIQUE NOUS ENCHANTE AVEC SES PROJETS.

INFOS +

- > *Comme une actrice*, de Sébastien Bailly, avec Benjamin Biolay et Agathe Bonitzer, en salles le 8 mars.
- > *Ensemble on est plus fortes*, de Julie Gayet, Stock, collection Essais, en librairie le 8 mars.
- > *Festival Sœurs Jumelles*, Rencontre de la musique et de l'image, à Rochefort, du 27 juin au 1^{er} juillet.

ME BATTRE POUR UN FILM

C'est la troisième fois qu'un scénario croise mes réflexions. Dans *Clara et moi*, la maladie bouscule une relation établie. *Un baiser s'il vous plaît* ausculte la notion de fidélité. Avec *Comme une actrice*, le réalisateur Sébastien Bailly m'offre le rôle de l'épouse bafouée d'un metteur en scène. Ce drame pose un regard fantastique sur le couple vieillissant, le sentiment d'abandon, le deuil...

QUESTIONNER MON MÉTIER

Fille de chirurgien, je m'interroge sur notre inégal ressenti de la douleur, de l'amour, des émotions. Mon cœur n'est donné qu'à un seul homme, penser le tromper m'est inconcevable; mais j'ai aussi la chance d'être actrice, de susciter le désir, de changer de visage au gré des personnages...

FAIRE ÉVOLUER LE REGARD SUR LES FEMMES DE 50 ANS

Les quinquas représentent 18% de la population et seulement 7% des images médiatiques. Il y a une injonction à rester jeune et belle. Je dois batailler pour apparaître au naturel à l'écran! Moi, j'aime les rides, les marques du temps...

JOUER AVEC NUANCE DES ARTIFICES

Ma mère, antiquaire, pense que le maquillage est un trompe-couillon. À l'inverse, Agnès Varda trouvait que je ressemblais à Madonna. Elle m'a fait percer les oreilles et appris à être moins sage... C'est pour m'amuser, non pour me conformer à la pression sociale, que j'ose l'apparat!

ME DIRE FÉMINISTE ET FAIRE ENTENDRE MA VOIX

Mettre en lumière les autres, ne pas exprimer de point de vue personnel, cette posture vole en éclats avec mon ouvrage *Ensemble on est plus fortes*. En joignant ma parole à celle de sept héroïnes qui font avancer nos droits, je passe de la sororité à l'engagement.

ME NOURRIR DE L'ART

J'arrête les jeux vidéo qui rendent accro et m'épanouis dans la lecture, la photographie, l'astrophysique et le spectacle vivant. En expo, j'ai pleuré devant *Les Dindons* de Monet. Au ciné, *La Nuit du 12* m'a subjuguée. Stromae me fascine et Pomme me fait vibrer. J'adore aussi la gastronomie. Je rêve du restaurant MoSuke de Mory Sacko et j'ai auprès de moi... un excellent cuisinier! ●

PROPOS RECUEILLIS PAR JUSTINE BOIVIN

TH. LUD



Cinéma : Julie Gayet a présenté son film en avant-première au multiplexe CGR

Julie Gayet et Sébastien Bailly à leur arrivée au CGR, accueillis par Cyril Gaudin, le directeur. ©
Crédit photo : Stéphane Klein/ « Sud Ouest »

Powered by Audion

Ecouter cet article

Cinéma : Julie Gayet a présenté son film en avant-première au multiplexe CGR

Héroïne de « Comme une actrice », elle est venue le présenter ce lundi 27 février à Périgueux, avec le réalisateur Sébastien Bailly

« Je tenais à venir ici. » Ce lundi 27 février, en début de soirée, Julie Gayet a salué le public du multiplexe CGR à Périgueux (Dordogne), venu découvrir en avant-première son film « Comme une actrice », qui sortira mercredi 8 mars.

Accompagnée par le réalisateur Sébastien Bailly, elle n'est restée qu'un petit quart d'heure avant le début de la projection. Pour cause d'emploi du temps bousculé. « J'ai un train à prendre », a-t-elle annoncé. Elle était attendue pour tourner une émission de télévision mardi 28 février au matin, à Paris. Après quoi, elle devait revenir le soir même à Sarlat pour présenter une autre avant-première au cinéma Rex.

« Il y a longtemps que j'attendais un rôle comme ça », a-t-elle poursuivi. Celui d'Anna, une femme de 50 ans, comédienne, quittée par son mari, metteur en scène de théâtre. Prête à tout pour le reconquérir, elle n'hésite pas à se faire passer pour sa jeune rivale. « J'ai tout de suite pensé à elle pour le personnage », confirmait Sébastien Bailly.

Julie Gayet joue le rôle principal du long-métrage Héroïne du film « Comme une actrice ».

Stéphane Klein/ « Sud Ouest »

Le rôle d'Antoine, l'époux, est tenu par Benjamin Biolay, « un ami de 20 ans » de Julie Gayet. Si bien qu'ils ont eu du mal à jouer une scène de dispute un peu violente. Le dialogue s'est poursuivi avec le réalisateur en fin de séance.





COMME UNE ACTRICE

Dans la peau d'une autre

Anna est actrice. Son mari Antoine, metteur en scène de théâtre, la quitte après une énième dispute. Il a refusé de la laisser auditionner pour un rôle dans sa nouvelle pièce et pour lequel elle est clairement trop âgée. Pour ne pas le perdre, elle essaie une potion qui lui permet de prendre l'apparence de Delphine, une jeune journaliste qui attire son ex. Anna va abuser de cet étrange élixir...

Sébastien Bailly nous entraîne dans la psychologie tourmentée d'une comédienne confrontée à un vieillissement qu'elle peine à admettre.

Julie Gayet fait sienne ces tourments universels sur le temps qui passe en général et dans le couple en particulier. Sa nouvelle jeunesse forcément illusoire lui laisse espérer séduire à nouveau celui qui partageait sa vie depuis 25 ans. La reconquête de Benjamin Biolay (dont le personnage n'est ni franchement recommandable ni si détestable) passe par la métamorphose complice d'Agathe Bonitzer.

La complémentarité des actrices (aidées d'effets spéciaux discrets) ajoute ce qu'il faut de magie pour croire en cette fantaisie romantique inattendue, qui détourne avec espièglerie les clichés des crises de la cinquantaine dans le cinéma hexagonal.





Comme une actrice

Français, de Sébastien Bailly,
avec Julie Gayet, Benjamin Biolay,
Agathe Bonitzer.

Au cinéma il est souvent inutile d'aller trop loin dans la magie, car les acteurs à eux seuls se prêtent à tous les sortilèges. Si Sébastien Bailly ose le basculement vers le fantastique, c'est sans doute à cause de l'adoration que lui inspire Julie Gayet. Elle est Anna, une actrice qui, à près de 50 ans, ne supporte pas d'être quittée, ni par son mari ni par son métier. Mais trois gouttes d'une potion magique lui permettent d'entrer dans la peau d'une femme plus jeune et de reconquérir son mari à travers elle.

On aura reconnu le procédé. Innombrables sont les films où les corps s'échangent, mais on est loin ici des effets dramatiques ou comiques auxquels se prête le genre. Les transformations fondées sur le désir d'Anna et sa soif de transgression se font loin de tout laboratoire, par ellipses rapides. La technologie est discrète, et c'est pour le mieux : la proximité entre le visage d'Agathe Bonitzer de celui de Julie Gayet, par exemple, suffit à convaincre, qu'elle soit naturelle ou travaillée.

On regrette en revanche que le film navigue dans un monde sombre, pétri à l'excès de références (de Hitchcock à Woody Allen, moins l'humour). L'ensemble est si soigné, la lumière est si belle, le violon solo dialogue si savamment avec les voix, qu'on se prend par moments à souhaiter moins de recherche et plus de sincérité. Sébastien Bailly, dont c'est le premier long métrage après plusieurs courts appréciés, s'est laissé emporter par le romanesque de son sujet. Il affaiblit ainsi lui-même ce que son propos a de profondément émouvant : la souffrance d'une comédienne que sa jeunesse abandonne, et sa dépendance aux « mille vies » d'une actrice.

Jacqueline Nacache





Julie Gayet : « Un combat de femmes par les femmes pour les femmes est à mon avis une erreur »

Elle est à la fois à l'affiche de « Comme une actrice », un film de Sébastien Bailly, et elle publie « Ensemble, on est plus fortes », un essai sur le féminisme et les femmes engagées dont nous publions un extrait en exclusivité. Interview. Evidemment, elle a statut un peu spécial : une virée de l'ex-président de la République en scooter l'a rendue célèbre. Julie Gayet, aujourd'hui, est présente sous deux casquettes : tête d'affiche dans « Comme une actrice » de Sébastien Bailly, et autrice avec « Ensemble, on est plus fortes », livre qui paraît chez Stock. Dans le film, elle incarne une femme qui joue à être une autre pour garder son mari infidèle ; dans l'essai, elle affirme qu'« on ne naît pas féministe, on le devient ». Depuis son premier rôle dans « Trois Couleurs : bleu » jusqu'à son plus récent, « L'Histoire d'Annette Zelman », en passant par « Camping à la ferme » et « Un baiser, s'il vous plaît ! », Julie Gayet, 50 ans, est désormais productrice, réalisatrice et participante au gala de la Fondation des Femmes, ainsi qu'au prix Gisèle-Halimi, qui dénonce le sexisme par le verbe lors de concours d'éloquence. « Je peux (veux) faire entendre ma voix », écrit-elle. Nous l'avons écoutée.

Le visionnage de cette vidéo est susceptible d'entraîner un dépôt de cookies de la part de l'opérateur de la plate-forme vidéo vers laquelle vous serez dirigé(e). Compte-tenu du refus du dépôt de cookies que vous avez exprimé, afin de respecter votre choix, nous avons bloqué la lecture de cette vidéo. Si vous souhaitez continuer et lire la vidéo, vous devez nous donner votre accord en cliquant sur le bouton ci-dessous.

Lire la vidéo

Dans le cinéma français, la situation des femmes s'améliore-t-elle, selon vous ?

Tout dépend à quel niveau. Il est vrai qu'on voit aujourd'hui, dans tous les corps de métier du cinéma, des femmes arriver. Même dans les années 1970, c'était une prouesse de constituer une équipe féminine. Aujourd'hui, elles sont partout, sans que la parité soit pour autant respectée systématiquement. En tout cas, il faut compter les femmes pour qu'elles comptent. Quand on regarde les chiffres, on voit que l'association 50/50, qui a fait beaucoup d'études, a regardé le niveau des rémunérations. On voit avec surprise qu'il n'y a pas d'égalité salariale là où on pensait qu'elle existait. Dans le maquillage, il y a 80 % de femmes, et pourtant elles sont payées 17 % de moins. Les mécanismes mettent du temps à s'installer. Ceci dit, au niveau de la réalisation, il y a 30 % de femmes. C'est le plus gros chiffre au monde. En Allemagne, c'est une catastrophe. Aux Etats-Unis, elles sont 10 %, mais dans les films à gros budgets, il n'y a plus personne : 3 % ! C'est la réalité. Il y a une formidable génération de réalisatrices qui arrive, les choses ne se font pas toutes seules. Il faut des mécanismes, inciter, faire de la promotion, donner envie aux jeunes filles. Mais c'est la même chose à la SNCF pour les métiers de mécano, dans les mathématiques, les sciences de l'informatique...

Dans votre métier, actrice, quelle est la situation ?

Actrice, c'est très particulier. A mon époque, dans les cours de théâtre, il devait y avoir vingt filles pour un garçon, mais quand on arrivait aux rôles écrits, la proportion s'inversait. Pléthore d'actrices, peu de très beaux rôles pour les femmes. Plein de rôles pour les hommes. Si bien que lorsqu'un acteur commence à réussir, très vite il explose car il n'y en a pas beaucoup derrière pour le remplacer au même niveau. Chez nous, les actrices, s'il y en a une qui refuse, je peux vous dire qu'il y en a cinquante derrière qui



sont capables de reprendre le rôle. Pour les réalisatrices, en revanche, elles sont dépendantes de l'écriture. Plus il y aura de scénaristes femmes, plus il y aura de beaux rôles de femmes.

Il n'y a pas de règles, ceci dit. Dans les années 1970, on disait par exemple que les femmes préféraient faire des plans fixes, c'était n'importe quoi. Il n'y a pas de différence. Quand on regarde un film, impossible de dire si c'est une femme ou un homme qui a fait la mise en scène. Mais dans les thématiques abordées, oui, il y a des progrès à faire. Dans l'écriture, c'est sensible. C'est là, me semble-t-il, qu'il n'est pas normal qu'on n'ait pas 50-50. La question demeure, cependant, d'une certaine inégalité : pourquoi le salaire d'une réalisatrice est-il inférieur de 45 % par rapport à celui d'un réalisateur ? De même, en moyenne, un réalisateur fait douze films dans sa carrière, alors qu'une réalisatrice fait sept films. C'est pour ça que j'ai fait « Cinéast(e)s », documentaire sur ce sujet.

A vos débuts, vous avez travaillé avec Agnès Varda...

Elle avait une démarche différente. Elle essayait de faire monter des femmes dans divers postes, monteuse ou technicienne. Ceci dit, quand on parle de la Nouvelle Vague, on ne cite jamais Agnès Varda, on ne cite que des hommes. Moi, je pense que « la Pointe Courte » est certainement le premier film de la Nouvelle Vague ! Si on remonte un peu, on a Alice Guy, à l'époque du muet, qui a réalisé « la Fée aux choux » (1896), et qui a été effacée pendant longtemps. Bertrand Blier raconte qu'il y avait dans les années 1970 une réaction contre les féministes, d'où « Calmos », mais il regrette aujourd'hui d'avoir fait ce film.

Cette fracture homme/femme, vous l'avez sentie, alors ?

Pas du tout. Je ne m'en suis même pas rendu compte. Dans le foot, cependant, je trouve intéressant qu'il y ait une femme arbitre, Stéphanie Frappart, et qu'on mette en avant l'équipe de France féminine. Ce qui me plaît, c'est qu'Agnès Varda ne se définissait pas avec des mots, elle était dans l'action. Elle a ouvert la voie. Il faut maintenant se rassembler et aller plus loin ensemble.

Avez-vous constaté une autre manière de considérer les femmes aux Etats-Unis ?

Pour les actrices, à l'Actors Studio, il n'y a pas de sujet. Pas plus de rôles. En revanche, le combat, à l'époque, portait sur la limite d'âge. On considérait qu'une actrice de 40 ans, c'était compliqué. Pour un homme, c'était le bel âge. Le film que je viens de faire, « **Comme une actrice** », parle d'une femme de 50 ans. Elle se sent fragilisée. La place des femmes de 50 ans, dans la représentation dans notre société, voilà un vrai sujet. L'âge est un couperet. On appelle ça « le tunnel des 50 ». Même chose chez les techniciennes. J'ai vu Jeanne Moreau, parvenue à 50 ans, se mettre à réaliser des films. Elle a fait un documentaire sur Lillian Gish, l'actrice des films de Griffith, et elle voulait faire Elizabeth Taylor. Mais c'est une époque où elle a eu un trou dans sa carrière de comédienne. Moi, j'espère que les actrices de 50 ans auront de plus beaux rôles dans le futur. Je dis : soyons vigilantes.

D'où votre livre ?

Oui. Les choses ont évolué. Il y a eu la grande vague #MeToo... Essayons de mettre en place des schémas plus égalitaires. Il y a une prise de conscience, et c'est ça qui compte. Le livre est parti de cette idée : prenons ce qui est positif dans cette évolution et essayons de construire dans ce sens.

Dans le livre, on comprend que vous n'avez jamais voulu jouer à la première dame.

J'ai été très claire là-dessus. J'ai mon métier, et j'ai vraiment senti un soutien de ma profession à ce moment-là. Je me suis dit que tout ce que j'ai construit au cours de ces années m'a valu une forme de respect. A partir du moment où on a élu une personne et



pas un couple, c'est clair. Moi, j'ai un job, et j'ai posé une règle : ne jamais mettre un pied du côté officiel. Je ne suis jamais intervenue quand on m'appelait pour me demander des choses. Je n'ai donc jamais tenu le rôle de première dame. Ainsi, ma mère qui était mariée à un chirurgien n'a jamais participé aux congrès de chirurgiens.

Vous avez des bons gènes.

Mon arrière-grand-mère était l'une des premières femmes diplômées de médecine, ma mère était antiquaire. J'ai eu la chance de les avoir eu dans ma famille. Je crois à l'indépendance financière des femmes. C'est pour ça que je suis devenue productrice. Mais le confinement est arrivé, je ne voulais pas prendre le prêt garanti par l'Etat, et j'ai arrêté. L'arrêt des salles a été terrible. Très dur.

Comment voyez-vous l'avenir ?

Il y a nécessité de communiquer entre nous de façon transversale, entre salles, producteurs, diffuseurs. Il y a aussi la problématique des plates-formes. Notre industrie a été percutée par les séries. Elles ont imposé une autre façon d'écrire, une autre façon de consommer. Il faut créer une grammaire différente pour la jeune génération. Les jeunes ne vont plus en salle, on le voit bien. Les grands films d'auteur doivent exister. Les petits films n'auront plus leur place, c'est certain. Ceux-ci vont sur les plates-formes, mais avec deux ans de retard. Pour un producteur, c'est la mort. Il faudrait être plus souple. On est dans un moment où il faut se réinventer. Un combat de femmes par les femmes pour les femmes est à mon avis une erreur. Il faut qu'il y ait les hommes. Mon idée : toutes – et tous ! – ensemble !





► 8 mars 2023

Comme une actrice

Anna, actrice proche de la cinquantaine, est quittée par son mari, Antoine, metteur en scène de théâtre. Prête à tout pour ne pas le perdre, elle va jusqu'à prendre l'apparence de la jeune femme avec laquelle il entretient une liaison. Mais ce double jeu pourrait se retourner contre elle...



Bailly avec Julie Gayet, Benjamin Biolay, Agathe Bonitzer. France 2023, 1h33. ■

| Comédie dramatique de Sébastien



**COMME UNE ACTRICE** (2023 - 1h33)

France. Couleur. De Sébastien Bailly. Avec Julie Gayet, Benjamin Biolay, Agathe Bonitzer, Louisiane Gouverneur, Hicham Talib, Jérémy Charvet.

● **Drame** : Anna, actrice proche de la cinquantaine, est quittée par son mari, Antoine, metteur en scène de théâtre. Prête à tout pour ne pas le perdre, elle va jusqu'à prendre l'apparence de la jeune femme avec laquelle il entretient une liaison. Mais ce double jeu pourrait se retourner contre elle...

● À l'origine de **Comme une actrice**, il y a une idée de Sébastien Bailly, qui réalise son premier long-métrage, peu après une rupture. « Il n'y aurait plus le passif, ni peut-être la méfiance qu'il peut y avoir tout de suite après. Le film est parti de cette idée simple et du sentiment d'abandon. Imaginer que si l'on revient aux origines, tout est possible », explique le réalisateur. Ce dernier a confié le rôle principal à Julie Gayet, qu'il souhaitait voir dans un registre plus grave. Il explique : « quand je l'ai rencontrée, après lui avoir envoyé le scénario, je lui ai expliqué que le personnage devait assumer son âge puis ses métamorphoses. Elle a accepté immédiatement. »

UGC Ciné Cité Les Halles 1* - Lincoln 8* - MK2 Nation 12* - Escurial Panorama 13* - 7 Parnassiens 14* - Pathé Convention 15* - Boulogne-Billancourt 92 - Antony 92





En salles 16/02/2023



Comme une actrice : **Sébastien Bailly du court au long**

Présenté cette année au Festival Premiers plans d'Angers, le premier long métrage de Sébastien Bailly sortira le 8 mars prochain (chez Épicentre Films). Également cofondateur du Festival de Brive, le réalisateur avait auparavant signé une demi-douzaine de courts métrages.

En 2018, un programme proposé en salles, intitulé *Féminins plurielles*, réunissait trois courts métrages de Sébastien Bailly : *Douce* (2011), *Où je mets ma pudeur* (2013) et *Une histoire de France* (2015). Trois fictions de tonalités différentes, mais entièrement tournées (comme annoncé) vers des personnages féminins, ce qui est à nouveau le cas avec [Comme une](#)

actrice, premier long métrage où Julie Gayet incarne une comédienne à la croisée des chemins, alors que la charnière de la cinquantaine lui interdit désormais certains rôles et que sa vie privée jusque-là sans nuages périlite, son époux metteur en scène (et ex-Pygmalion, joué par Benjamin Biolay) la quittant pour une jeune journaliste (Agathe Bonitzer, qui se faisait plutôt rare ces derniers temps).



Ce résumé pourrait être celui d'un drame réaliste et un rien théâtral situé dans les alcôves du microcosme artistico-médiatique parisien, mais Sébastien Bailly lui donne, et c'est un postulat affirmé de son projet, une dimension fantastique – avec d'emblée l'intégration au récit de gouttes chinoises magiques (la référence à *Gremlins* de Joe Dante ou au méconnu *Alice* de Woody Allen est du reste délibérée), dont on ne spoilera pas ici les effets.

Cette inscription délibérée dans le territoire d'un cinéma dit de genre, où les troubles de l'esprit se traduisent directement sur le corps, abîmant la chair, a plus qu'une valeur métaphorique et inscrit l'entreprise dans une tradition filmique où le cinéma français s'engage toujours assez peu. C'est d'ailleurs la première fois que le cinéaste se confronte à une telle proposition, ses courts étant restés, au-delà de leur richesse thématique et narrative (voir les différentes strates dans le passionnant *Une histoire de France*), dans les limites du champ du réalisme.



Cinéphile pointu, il assume aussi la parenté avec certains classiques hollywoodiens (ne serait-ce que le vacillement mental de Gloria Swanson dans *Boulevard du crépuscule*) et on se souvient évidemment qu'il fut un proche de Brisseau, qui cultivait de semblables tropismes et invitait sporadiquement l'étrange et le surnaturel dans son univers initialement naturaliste.

Le double visage de la féminité mise en abyme dans *Comme une actrice* peut rappeler le duo complémentaire d'*Une histoire de France*, en quête de réponses à différents égards (sentimentaux, historiques,

philosophiques...), tout en se juxtaposant aux figures en déséquilibre imprévu dans *Douce* ou pleine de force de conviction, autour du motif – périlleux à manier – du hijab, dans *Où je mets ma pudeur* (prochainement disponible sur Brefcinema).

Et c'est un passage au long plutôt atypique que Sébastien Bailly accomplit, par rapport à la coloration générale des "premiers films" en France, plus de vingt ans après ses premiers courts métrages (les méconnus *Si les étoiles exaucent nos vœux* et *La fille du hasard* en 2000, suivis de [Villa Corpus](#), lui aussi déjà présenté sur notre plateforme et qui avait vraiment attiré l'attention pour la première fois sur le réalisateur, en 2005).

Christophe Chauville

À lire aussi :

- [Sur le programme *Féminins plurielles* sorti en mars 2018.](#)



(<https://movierama.fr>)



(<https://movierama.fr>)

[Accueil \(https://movierama.fr\)](https://movierama.fr) > [CINEMA \(https://movierama.fr/category/cinema/\)](https://movierama.fr/category/cinema/)

COMME UNE ACTRICE : LES MILLE ET UNE VIES D'UNE FEMME

([HTTPS://MOVIERAMA.FR/AUTHOR/ADMIN6222/](https://movierama.fr/author/admin6222/))

DAVID SPERANSKI ([HTTPS://MOVIERAMA.FR/AUTHOR/ADMIN6222/](https://movierama.fr/author/admin6222/)) · 7 MARS 2023

Sébastien Bailly est surtout connu comme court métragiste talentueux et directeur du Festival de Brive de 2004 à 2014. Son premier long métrage, **Féminin plurielles**, consistait ainsi en une compilation de trois de ses courts métrages, mélangeant les univers de Brisseau, Rohmer et Kechiche. Passant véritablement pour la première fois au long métrage, **Comme une actrice** possède un sujet ambitieux, une belle femme de cinquante ans se projetant grâce à une potion magique dans la vie d'une jeune femme ayant l'âge d'être sa fille, et a pour privilège de donner un premier rôle à Julie Gayet, actrice sensible qui n'avait pas été aussi bien servie au cinéma depuis assez longtemps, cf. **Quai d'Orsay** de Bertrand Tavernier ou **Huit fois debout** de Xavier Molia.

Anna, actrice proche de la cinquantaine, est quittée par son mari, Antoine, metteur en scène de théâtre. Prête à tout pour ne pas le perdre, elle va jusqu'à prendre l'apparence de la jeune femme avec laquelle il entretient une liaison. Mais ce double jeu pourrait se retourner contre elle...

“

Une occasion manquée d'évoquer les troubles et tourments des actrices d'âge mûr, l'invisibilisation des femmes, actrices ou non, de cinquante ans, face à une génération montante,

L'idée de départ de **Comme une actrice** est manifestement empruntée à **Alice** de Woody Allen : une potion magique permettant de réaliser les vœux d'une femme d'âge mûr. Une idée assez passionnante qui aurait normalement permis de voguer à travers les transferts d'identité. Sébastien Bailly exploite donc une jolie idée qui l'autorisait à investir plein d'univers fictionnels différents. Malheureusement, il

choisit de la traiter en drame fantastique, en la délestant de tout l'humour potentiel qu'elle pouvait posséder. Il n'est d'ailleurs pas véritablement aidé par une partie de sa distribution principale, Benjamin Biolay et Agathe Bonitzer se trouvant tous les deux en pilotage automatique.

Seule Julie Gayet prend courageusement des risques, en se présentant souvent le visage démaquillé, et en endossant la dimension de film fantastique qui, en marquant terriblement sa peau, fait de loin penser à une oeuvre de David Cronenberg. Le scénario ouvre à un moment le film à une infinité de possibles, le personnage d'Anna se transférant dans une multiplicité d'incarnations féminines, sorte de métaphore pour la profession d'actrice. Bailly se dispense d'effets spéciaux pour caractériser ce transfert mais a négligé de travailler la transposition entre les différentes personnalités, qui aurait consisté par exemple à exprimer la personne d'Anna à travers le personnage de sa jeune rivale. Alors que **Comme une actrice** aurait pu s'aventurer sur des rivages incroyablement ambitieux, ceux de Bergman ou de Cronenberg, il reste rivé à un terrible manque d'incarnation et un sérieux déficit de rythme qui lui sont in fine fortement préjudiciables. Seule la fin, rappelant de loin **In the mood for love** de Wong Kar-wai, fait revenir le couple Anna-Antoine sur le lieu de leur premier baiser à Modène en Italie et permet de conclure l'oeuvre de manière joliment fantasmée et positive. Le meilleur du film réside donc dans l'interprétation à fleur de peau (c'est le cas de le dire) de Julie Gayet qui tente de s'installer dans un créneau déjà fortement occupé par Virginie Efira et celles de jeunes actrices prometteuses, Agathe Crépin, Louisiane Gouverneur (**Clèves**), Ava Baya ou Maïlys Favraud, qu'on reverra certainement ailleurs, en ayant sans doute oublié qu'on les aura vues ici pour la première fois. Une occasion manquée d'évoquer les troubles et tourments des actrices d'âge mûr, l'invisibilisation des femmes, actrices ou non, de cinquante ans, face à une génération montante, sujet vaste qui aurait pu s'inspirer d'**Eve** de Joseph L. Mankiewicz, si l'écriture avait été suffisamment travaillée.

2



RÉALISATEUR : Sébastien Bailly

NATIONALITÉ : française

GENRE : Drame fantastique

AVEC : Julie Gayet, Benjamin Biolay, Agathe Bonitzer, Agathe Crépin, Louisiane Gouverneur, Ava Baya, Maïlys Favraud

DURÉE : 1h33

DISTRIBUTEUR : Epicentre films/Jour2Fête

SORTIE LE 8 mars 2023

la guerre au féminin. B.G.

La Vie aime bien.

Comme une actrice, de Sébastien Bailly

Il y a une infinité de femmes en elle. Une multitude de rôles possibles. Tel est son métier : actrice. D'ordinaire, elle se suffit d'un vêtement ou d'une perruque pour se glisser dans la peau d'une autre. Mais une inespérée potion, concoctée par une matrone chinoise, lui offre mieux : devenir une autre. Le film se risque ainsi au fantastique, redonnant un coup de neuf à une histoire d'épouse délaissée par son mari.

L'abandon est ici double et d'autant plus cruel que son ex, metteur en scène de théâtre, lui a préféré une autre actrice, nouvelle dans le métier, pour le rôle de Rosaure dans *La vie est un songe* (de Pedro Calderón de la Barca), une intrigue faite de travestissements et d'illusions. Sébastien Bailly, avec le concours d'une Julie Gayet inspirée, s'intéresse ainsi au poids des apparences dans les relations amoureuses. On pourra regretter que le film, par ailleurs très travaillé dans son esthétique, ne pousse pas plus loin ce jeu de dupes et de masques. Restant sagement au bord du vertige. F.T.